

LIBER

BULLETIN

Montréal, février 2004

Cahier d'information et de promotion des éditions Liber

Billet

En 1993, nous avons publié un livre d'entretiens que Jean-Pierre Ronfard avait accordés au critique Robert Lévesque. Le texte de la quatrième page de couverture disait ceci : « Écrivain, metteur en scène, comédien, aussi à l'aise dans le théâtre de répertoire que dans le théâtre expérimental, Jean-Pierre Ronfard a été des grandes dates du théâtre québécois. Premier directeur de la section française de l'École nationale de théâtre, accoucheur scénique de Claude Gauvreau et de Réjean Ducharme, cofondateur du Théâtre expérimental de Montréal, d'où sont sortis le Nouveau Théâtre expérimental et la Ligue nationale d'improvisation, il a écrit *Vie et mort du roi boiteux*, une œuvre immense autant qu'originale. » Cela campait le personnage.

J'avais moi-même transcrit les bandes des entretiens (une douzaine d'heures, si mon souvenir est bon) si bien que, à force d'entendre la voix — tendre et expressive, sûre sans être arrogante — dans le casque d'écoute, j'avais fini par fantasmer une sorte d'amitié très intime avec l'homme de théâtre. En réalité pourtant nous ne nous sommes vus qu'à quelques reprises et sans aucune effusion ni manifestation de franche camaraderie. Je n'en éprouvais pas moins chaque fois une certaine émotion admirative amplifiée par le sentiment vague-ment enfantin de partager une secrète connivence.

Le fait est que j'aimais bien Ronfard. Sa mort, à l'automne 2003, m'a beaucoup attristé. J'ai donc refeuilleté son livre pour y retrouver plus concrètement sa pensée, pour me rappeler sa trajectoire, pour réentendre sa voix. Et effectivement, tout en lisant silencieusement, j'adoptais dans ma tête son débit, ses intonations, son timbre. Il y avait notamment un passage que je voulais retrouver, même pas un passage, un bout de phrase. Robert Lévesque lui posait une question sur l'enseignement et le rapport aux élèves. La réponse comportait une formule

tés dont on trouvera la liste complète ci-dessous. Ce à quoi il faut ajouter tout un ensemble de prix, mentions et autres petits succès qui réjouissent et stimulent : *La maison de l'éthique* de Eric Volant a obtenu le prix de l'essai de la Société des écrivains canadiens (section Québec) et son *Dictionnaire des suicides* sera traduit en turc ; la même association a décerné des mentions d'excellence au livre de Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre*, et à celui de Alain Médam, *La tentation de l'œuvre* ; Yolande Amzallag a remporté le prix John-Glassco pour sa traduction du *Canari éthique* de Margaret Somerville et elle a été finaliste au prix du gouverneur général dans la catégorie traduction ; le livre de Sébastien Charles, *Une fin de siècle philosophique*, que nous avons publié en 1999, a été réédité par le Livre de poche (*La philosophie française en questions*) ; et on a reçu la traduction espagnole de *Métamorphoses de la culture libérale* de Gilles Lipovetsky et, portugaise (Brésil), des entretiens réalisés par Joseph Lévy avec Jean Benoist et François Laplantine.

Je souligne en outre que *Éthique publique*, revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale, a atteint sa cinquième année. C'est là une publication unique et complexe, substantielle. Nécessaire aussi. Il faut saluer à cet égard le travail d'Yves Boisvert, actuellement professeur à l'École nationale d'administration publique, fondateur du périodique, qui en assure la direction depuis le début avec conviction, dynamisme et efficacité.

Enfin, c'est au cours de 2003 également que nous avons eu le plaisir d'intégrer à notre petite équipe Richard Raymond à titre d'assistant à l'édition. Diplômé d'études littéraires de l'université du Québec à Montréal, il enrichit tout de suite non seulement de ses compétences et de son énergie, mais aussi du regard d'une autre génération.

Voilà donc autant de preuves, modestes certes, mais significatives, de la bonne santé de l'entreprise. L'année 2004 s'annonce tout autant prometteuse. À l'heure qu'il est, il y a déjà plusieurs titres qui ont déjà paru : *Pathologies de gouvernance* de Gilles Paquet, *Contre l'espoir comme tâche politique* de Lawrence Olivier, *Matérialisme et humanisme* de Mario Bunge, traduit par Laurent-Michel Vacher, les entretiens de Joseph Lévy avec David Le Breton, auxquels s'ajouteront au cours des semaines et des mois qui viennent les entretiens avec le géographe, écrivain et homme politique Georges Anglade, un essai sur le fascisme de Nietzsche par le même Laurent-Michel Vacher, une réflexion éthique de Jean-François Malherbe sur la question des prêts usuraires — on sait qu'un ensemble de sociétés commerciales font actuellement l'objet, devant les tribunaux québécois, de recours collectifs les accusant de pratiques usuraires —, une importante contribution de Pierre Clément sur la réhabilitation de la conscience de soi en psychanalyse, et un collectif dirigé par Isabelle Lasvergnas et Louise Grenier sur l'œuvre de Patrick Mahony, traducteur et interprète de Freud.

Cela nous mène déjà à l'automne 2004 et à d'autres publications, dont on aura l'occasion de reparler à la fin de l'été, dans notre prochain bulletin...

GIOVANNI CALABRESE

Entretien

Dominique Garand

Portrait de l'agoniste : Gombrowicz



©Isabelle Lafortune

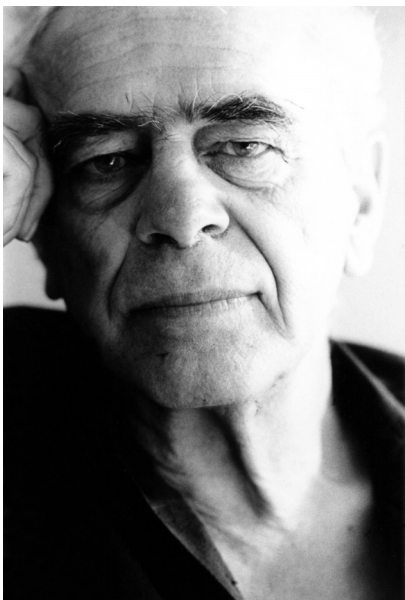
Dominique Garand, vous venez de consacrer une étude à Witold Gombrowicz, écrivain atypique, hors école, dont la trajectoire est elle-même exceptionnelle puisque, polonais, il a vécu plus de vingt ans en Argentine (pour se soustraire à l'invasion allemande et à la guerre) et le reste de sa vie en France. À quand remonte votre intérêt pour son œuvre? Qu'est-ce qui vous a séduit chez lui?

Les voies par lesquelles un auteur se donne à nous sont souvent tortueuses, inusitées. À l'époque de mon doctorat, je m'étais procuré *La pornographie* dans une librairie d'occasion. Le titre m'interpella parce que je lisais alors avidement les thèses de Bataille sur l'érotisme, mais je me souviens qu'en parcourant la préface rédigée par Gombrowicz lui-même son discours restait opaque à mes yeux, comme s'il ne m'était pas destiné. Curieux! Ce livre deviendra plus tard mon préféré... Mais la vraie rencontre s'est faite par le canal de *Ferdydurke*, que j'ai lu d'une manière très orientée, en cherchant à voir s'il pourrait éventuellement nourrir l'argument central de ma thèse, cette posture d'écriture que je définissais comme « agnostique » parce qu'elle est en situation de conflit, non seulement avec des instances extérieures mais

aussi avec les formes qui investissent la pensée et la tradition littéraire. Je m'apprêtais à traiter d'auteurs tels que Beckett, Aquin, Bataille, Céline et aussi un autre écrivain polonais, méconnu mais fascinant, lié du reste — je l'ai su plus tard — à Gombrowicz, Witkiewicz, dont le roman *L'inassouvissement*, cri de détresse et de révolte contre le pouvoir écrasant du totalitarisme, me paraissait illustrer cet agonisme de l'écriture en tant qu'elle est résistance et combat contre un ennemi non localisable, intérieur aussi bien qu'extérieur, que seule l'angoisse peut révéler. J'en discutais beaucoup avec mon amie Anne Élane Cliche — devenue plus tard ma collègue — et il me plaît de notifier aujourd'hui publiquement que c'est elle qui m'a mis *Ferdydurke* entre les mains. C'est un don inestimable : une semaine plus tard j'annonçais en plein examen de synthèse que mon corpus était réorienté en fonction de Gombrowicz. Je trouvais en lui l'écrivain rêvé pour traiter de l'*agon*, pour montrer en quoi il se distingue du *polemos* tout en le visitant de temps à autre, car on trouve tout cela chez Gombrowicz : non seulement sa démarche est-elle combative, mais ses romans présentent de nombreuses scènes de duel, des conflits en tous genres, voire même des remises en question de la lecture qu'on peut en faire. Selon moi, une réelle éthique du conflit peut être élaborée à partir de Gombrowicz.

En quoi l'« agoniste » — dont Gombrowicz est pour vous une figure exemplaire — se distingue-t-il donc du « polémiste »? Vous dites que ces termes désignent des postures plus que des techniques discursives. Pouvez-vous préciser?

En général, la littérature polémique ne survit pas au contexte qui l'a suscitée. Une fois évaporé le halo de passions qui motivait l'intervention, celle-ci devient ennuyeuse. Lisez Paul-Louis Courier pour vous en convaincre! Seul le style parfois sauve certains grands textes polémiques, le style et la hauteur de vue, c'est-à-dire la faculté d'accéder à ce qui dépasse les antinomies idéologiques pour les reconduire vers des contradictions plus fondamentales, au sens où celles-ci seraient le lot de tous les humains. Parmi ces grandes réussites de la littérature de combat, je vous citerai *Les châtiments* de Hugo, pamphlet virulent comme on le sait, mais doublé d'un art poétique sans égal — Hugo y exploite tous les genres, toutes les tonalités poétiques en usage à son époque. Si certains poèmes des *Châtiments* ont pu traverser le temps, c'est parce



© Alain Décaete

Jean-Pierre Ronfard, 1929-2003

lumineuse qui m'avait fait beaucoup réfléchir. J'ai retrouvé rapidement la page en question, que je cite sans la mettre en contexte et sans la commenter : « Avec le temps, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut jusqu'à un certain point accepter la position et l'autorité du maître, ce que je contestais à l'époque. Cependant, ce maître ne doit pas être un maître des formes mais un maître du désir. » *Non pas un maître des formes mais un maître du désir*. Cela m'a encore plongé dans la rêverie, et puis, et puis j'ai relu presque tout le livre, les débuts de Ronfard dans le Nord de la France, son expérience africaine, sa rencontre avec Claude Gauvreau et Réjean Ducharme, l'aventure du Théâtre expérimental...

C'est un très bon livre, fait de générosité, d'intelligence, de liberté, qui, pourtant, comme les ventes en tout cas nous portent à le penser, n'a pas été suffisamment lu. C'est dommage.

Au mois de mars dernier, Ronfard nous a envoyé un mot pour nous remercier de lui faire parvenir notre bulletin. Cela « informait », disait-il, un homme pressé comme lui. Cette lettre de dix lignes nous a beaucoup touchés et a récompensé nos efforts. Je me promettais à mon tour de lui envoyer une petite bafouille avec le bulletin suivant — celui-ci. La chose ne pourra se faire — n'a pu se faire ici — que d'une manière fort symbolique.

Mais l'année 2003 a également été marquée par des événements plus heureux, à commencer par la publication même d'un certain nombre de nouveau-

Depuis le mois de mars 2003, nous avons publié :

- Jean-François Malherbe, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II*
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre le vieillissement, apprivoiser la mort*
- Jean-François Chassay, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*
- Margaret Somerville, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain*
- Marie-Claude Prémont, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* (coédition Thémis)
- *Éthique publique*, vol. 5, no 1, « L'allocation des ressources en santé »
- Jean-François Malherbe et André Lacroix (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique en éthique appliquée*
- Pierre Bertrand, *Connaissance de soi et vie quotidienne*

Parus / À paraître

- Alain Médam, *De l'actualité. Réflexion sur la forme éphémère du monde*
- Dominique Garand, *Portrait de l'agoniste : Gombrowicz*
- Yves Boisvert et al., *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique*
- Guy Ménard (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* (coédition Le Devoir)
- Claude Libersan, *Cette peur qui rend violent*
- Isabelle Lasvergnas (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*
- *Éthique publique*, vol. 5, no 2, « Sexe, jeu, drogue. Du moralisme à l'éthique publique »
- Gilles Paquet, *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale*
- Lawrence Olivier, *Contre l'espoir comme tâche politique*; suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique*
- Mario Bunge, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée*
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec David Le Breton. Déclinons du corps*

Notre programme éditorial pour les prochains mois comprend :

- Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Georges Anglade*
- Pierre Clément, *Conscience de soi et psychanalyse*
- Yves Bertrand, *Ailleurs est ici*
- Jean-François Malherbe, *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face au crédit abusif*
- Louise Grenier et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Sur Patrick Mahony*
- *Éthique publique*, vol. 6, no 1, « Que reste-t-il du bien commun? »

qu'ils sont imprégnés de valeurs humanistes capables d'inspirer des actions concrètes d'envergure encore efficaces jusqu'à la seconde guerre mondiale. Depuis, un autre langage est nécessaire, nous ne pouvons plus penser le monde à partir de la grande opposition cosmique que met en scène Hugo entre la lumière et les ténèbres, pas plus qu'à partir d'oppositions sociopolitiques comme la liberté et la tyrannie. Les individus sont aujourd'hui désarmés devant le type de combat à mener, l'angoisse que nous ressentons devant les mouvements de l'histoire, devant le destin même de la planète, se traduit en des termes dont on ressent bien l'épuisement, sinon la vacuité. Qui pourrait encore croire, à l'instar de Hugo, en la seule puissance de la parole poétique et narguer du haut de son rocher les Bush de ce monde? Manifestement, l'auteur des *Châtiments* était animé d'une foi qui nous est maintenant inaccessible sinon sur le mode du kitsch. La pertinence de la posture gombrowiczienne vient pour moi du fait qu'elle nous désinvestit constamment des illusions qui piègeraient notre volonté de combattre. Pourquoi privilégier la posture? Parce que tout se joue dans l'attitude que nous adoptons à l'égard de l'ennemi, de la forme, de nous-mêmes (c'est-à-dire de l'idée qu'on se fait de soi, de l'identité qu'on croit avoir et que l'on projette vers les autres). Voilà ce qui est fondamental. Quand vous lisez le *Journal*, vous suivez Gombrowicz dans ses discussions avec les idéologies de son époque : le nationalisme polonais, le catholicisme militant, le communisme, l'existentialisme, etc. Plusieurs de ces débats n'ont plus cours aujourd'hui mais le propos de Gombrowicz demeure intéressant parce que le plus important n'est pas telle ou telle opinion qu'il a pu formuler mais bien sa manière de débattre et de dialoguer, son « style de jeu », comme on le dit dans le monde du sport, bref, sa posture. La notion de jeu est très importante chez lui et c'est ce que j'ai voulu mettre en relief car c'est ce qui, à mon sens, peut continuer de nous inspirer à l'heure actuelle.

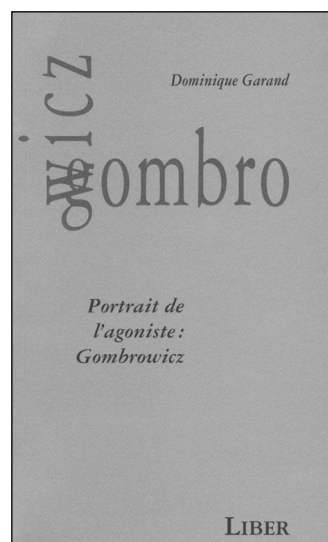
C'est donc en cela qu'il est un « agoniste » et non un « polémiste »?

Oui, il entre dans la définition de l'*agôn* d'associer le jeu au combat et à l'angoisse que provoque la perspective de la mort. Cette théâtralisation est absente de la posture polémique. Le polémiste mène une guerre à partir de positions qu'il croit fondatrices, de valeurs qu'il juge transcendantes et légitimées par un principe ou une divinité quelconque, d'une identité (individuelle, nationale ou religieuse) qu'il désire protéger, voire même imposer. La réputation positive de la figure traditionnelle du polémiste s'est bâtie autour du rôle, qui l'a longtemps caractérisé, d'opposant au pouvoir, de contempteur de l'injustice : le polémiste était celui qui contestait, qui dénonçait les abus, qui allait à l'encontre des consensus dominants. Mais ce côté réactif de la polémique est aussi un piège, qu'on pourrait définir à partir des traits suivants : dépendance à l'égard de ce qu'elle combat, identification négative à l'ennemi, volonté implicite de venir à bout de l'autre, désir occulté d'occuper à son tour toute la place, de faire régner finalement les valeurs jugées supérieures. Une telle logique est à l'œuvre partout, depuis les conflits de la vie privée jusqu'aux conflits qui affectent l'équilibre mondial. Or, s'il est vrai que Gombrowicz croise le fer avec de nombreux opposants, je ne le vois jamais s'enfermer dans de tels pièges. Péremptoire sans être autoritaire, il ne s'identifie à aucun mouvement social, à aucune cause en particulier, il ne cherche pas à réformer quoi que ce soit. Ne cherchez pas à savoir s'il est de gauche ou de droite, capitaliste ou communiste, existentialiste ou structuraliste. Ces catégories volent en éclats sous la pression qu'il leur fait subir. Il nous fait entrer dans un jeu de liberté qui comporte aussi — logiquement — un refus de conceptualiser a priori la liberté en question. Cette liberté doit au contraire se vérifier, se vivre à chaque instant, dans le cas par cas. Et elle est avant tout, paradoxalement, reconnaissance de ce qui prédomine en réalité chez l'être humain, c'est-à-dire sa non-liberté. Le combat de l'agoniste ne consiste donc pas à calmer l'angoisse en tranchant dans le tissu des contradictions mais à aménager un espace de parole où ces contradictions pourront être mises en jeu de manière non sacrificielle. Dans une époque comme la nôtre marquée par les extrémismes, par les luttes à finir et l'emballage mimétique des représailles, il m'a semblé qu'une posture comme celle de Gombrowicz pouvait nous permettre d'installer du jeu, de la distance, une responsabilité et une lucidité qui rejetteraient l'alignement idéologique au profit d'un démasquage constant des pièges de la logique duelle.

Il semble que vous tirez de Gombrowicz — ou que vous formulez grâce à lui — toute une éthique de l'écriture ou peut-être de la culture en général, une sorte de règle de l'authenticité littéraire et critique. Est-ce que je me trompe? Comment jugez-vous la littérature et la critique actuelle, de ce point de vue?

Je viens de laisser entendre qu'on pouvait s'inspirer de Gombrowicz pour définir une nouvelle manière de résister et de combattre les pouvoirs politiques, mais il importe de préciser que Gombrowicz n'attaque pas l'univers politique de front, pas plus qu'il argumente de façon générale sur des questions sociales. L'un des aspects de l'agonisme gombrowiczien — qui la distingue de celle d'un Sartre, par exemple — est qu'il ne se pose pas en juge et intervient toujours à partir de la position concrète qu'il occupe dans le champ social. Voilà en quoi on reconnaît son honnêteté et sa modestie — ce que vous appelez son « authenticité », terme que j'évite d'utiliser parce qu'il risque de nous induire en erreur. Gombrowicz a maintes fois pointé du doigt ce travers des intellectuels qui consiste à s'abstraire de leur situation réelle pour traiter de haut n'importe quelle question, comme s'il suffisait de renvoyer à de grands principes pour que tout soit réglé. Engagé dans une aventure d'écriture, c'est de ce point de vue que Gombrowicz envisage la culture, le social, le politique. Il ne prétend pas intervenir ailleurs. Aussi ses interlocuteurs sont-ils avant tout les artistes et les intellectuels, secondairement la bourgeoisie cultivée, les amateurs d'art et de littérature. Plutôt que de remettre en question tel ou tel pouvoir politique, par exemple, il interrogera le rôle que remplissent lui et ses pairs dans la fondation et le renforcement de ce pouvoir. Il est difficile de présenter avec justesse la posture gombrowiczienne à cet égard car il a par ailleurs combattu avec acharnement le repli des artistes sur eux-mêmes, il n'a jamais voulu parler en tant qu'artiste mais toujours en tant que Gombrowicz, il a aussi toujours refusé de s'identifier à la communauté artistique et il a constamment cherché à donner une place au « non-artiste » en lui. Il a combattu tout ce qui dans l'art peut rappeler la religion. Cela dit, il n'était pas sans savoir que son œuvre ne pouvait toucher réellement qu'une élite et c'est donc à partir de là qu'il a développé sa stratégie agonistique. Il a considéré le monde de la culture comme un microcosme du monde en général avec ses hiérarchies, ses luttes de classes, ses guerres intestines, etc. Un monde qui comporte aussi une dimension politique, religieuse et économique, un monde où circulent comme partout ailleurs la bêtise et l'inauthenticité. Et aussi, ce qui est pire, un monde qui fonctionne parfois sur le déni de la réalité. Il fallait donc, tout en parlant depuis le lieu de l'art et en s'adressant aux artistes, arriver à ouvrir l'art à ce qui n'est pas lui — au réel, à la mort qui circule dans la vie, à la vie qui détruit nos fixations morbides. Pour moi, qui suis un agent impliqué dans l'univers de la culture, voilà sans doute ce que l'œuvre de Gombrowicz présente de plus stimulant et aussi de plus actuel. Je soutiens dans mon livre que cette œuvre combat activement l'inertie de son lecteur, qu'elle met à mal la bêtise critique — un composé de paresse, de servilité et de prétention. Tout ce que Gombrowicz peut dire de l'université, de la critique, des pratiques culturelles en général, tout cela me paraît d'une actualité brûlante. Mais le plus important dans tout cela n'est pas tant le diagnostic que la stratégie mise en jeu pour contrer le rapetissement systématique qu'inconsciemment et en toute bonne foi les agents de la culture s'emploient à perpétuer contre la parole singulière — cette jouissance qui ne se laisse pas maîtriser. Car le grand défi à l'heure actuelle n'est pas de dénoncer la bêtise et la folie — sport que pratiquent depuis longtemps les intellectuels — mais bien de réussir à s'adresser à elles sans se laisser happer.

Dominique Garand est professeur de littérature à l'université du Québec à Montréal



Dominique Garand
Portrait de l'agoniste: Gombrowicz
224 pages, 24\$, ISBN 2-89578-036-6,
parution septembre 2003

Extrait

Guy Ménard

Mariage homosexuel

La question du mariage entre conjoints de même sexe a fait couler passablement d'encre — et de salive — au cours des derniers mois, au Québec comme dans le reste du Canada et occupera vraisemblablement encore l'actualité au cours des mois qui viennent. [...]

[À la suite de plusieurs événements juridiques et de diverses interventions officielles], *Le Devoir* a largement ouvert ses pages à de fort nombreuses prises de position. Le fait est d'ailleurs que les contributions de personnes ou d'organismes désireux de prendre part au débat continuent d'affluer chaque jour, obligeant constamment le quotidien de la rue de Bleury à faire des choix, parfois difficiles. C'est ainsi par exemple que des textes fort intéressants et fort pertinents n'ont pu paraître, notamment en raison de leur longueur un peu dissuasive pour les pages d'un quotidien.

Mais c'est également ainsi qu'a germé chez quelques personnes l'idée de rassembler dans un ouvrage collectif les textes les plus significatifs soumis ces derniers mois au *Devoir*, ou déjà publiés dans ses pages, sur la question du mariage homosexuel. Avec enthousiasme, la revue *Éthique publique*, publiée par les éditions Liber, a accepté d'offrir à ce collectif l'hospitalité de l'un de ses numéros hors série. Avec un comparable enthousiasme, tout de même lesté d'une modestie que la nature même du défi rendait indispensable, j'ai pour ma part accepté la responsabilité éditoriale de l'entreprise, en sélectionnant (au risque de quelques nouvelles inimitiés!) les textes qui m'ont semblé les plus significatifs; c'est-à-dire aussi, bien entendu, en écartant un certain nombre — non en raison des opinions qu'ils avançaient, bien sûr, mais à cause des redondances.

Si le but de ce projet, disons-le clairement, a bel et bien été d'apporter une contribution au débat en cours, il n'a pas été d'y prendre position — sinon en faveur d'une confrontation intelligente des idées et d'une réflexion critique à l'égard de toutes les opinions émises.

Ce faisant, et bien que sans aucune prétention à quelque représentativité que ce soit, au sens statistique du terme, ce collectif peut tout de même se présenter comme un reflet réellement significatif du débat tel qu'il s'est poursuivi depuis quelques mois déjà dans les pages du *Devoir* et, plus largement, au sein de la société québécoise. Se côtoient ici, de ce fait, des textes fort différents les uns des autres, par leurs dimensions, leur ton (du pamphlet virulent à l'essai beaucoup plus nuancé), par la position qu'ils adoptent ainsi que par le type d'arguments qu'ils avancent.

Il n'était pas question de mesurer les textes au micron près, ou de soupeser les opinions sur une balance d'apothicaire afin d'en arriver à une parfaite « égalité » des points de vue — ce qui, du reste, vu le grand nombre de nuances présentes dans plusieurs positions, eût été aussi ridicule qu'irréalisable: peut-on en effet considérer comme « opposée » au mariage homosexuel une opinion qui, tout en doutant sérieusement du bien-fondé de cette avenue pour les gais et les lesbiennes, n'en défend pas moins la légitimité avec une conviction toute voltairienne? Et où loger une lecture des choses qui renvoie dos à dos homosexuels et hétérosexuels sur une conception du mariage profondément marquée par l'exacerbation de l'individualisme et du narcissisme contemporains?

En revanche, et les lecteurs pourront en juger par eux-mêmes, ce collectif reflète bien tout le spectre des opinions émises — y compris certaines qui, de part et d'autre, ne manqueront sans doute pas de faire grincer des dents. Réjouissons-nous peut-être surtout qu'un réel débat de société, chose devenue bien rare au Québec, ait tout de même pu s'animer avec quelque vigueur chez nous au cours des derniers mois.

Les lecteurs qui sont familiers avec les revues universitaires savent que les textes qui y sont soumis n'y sont publiés qu'après l'évaluation par des comités de lecture formés de spécialistes qui peuvent recommander qu'un article soit refusé ou, à tout le moins, sérieusement retravaillé. Ce processus a bien sûr pour objectif que les articles retenus soient de haute tenue et offrent une contribution substantielle à l'avancement des connaissances dans un domaine donné. Il ne garantit bien évidemment en rien l'infaillibilité de leur contenu mais permet au moins, en général, d'écarter les contributions trop faibles ou peu originales, munies d'argumentations déficientes, et dont le contenu est trop approximatif ou insuffisamment fondé.

Les textes publiés dans cet ouvrage n'ont, inutile de le dire, pas fait l'objet d'un tel processus — pas plus d'ailleurs qu'ils n'avaient la prétention de se présenter comme des articles de « revues savantes » ni de mettre en œuvre toute la rigueur requise par ce genre d'écrits. Les auteurs de ces

textes conservent donc l'entière responsabilité de leurs propos, laissant les lecteurs responsables de leur propre jugement. Sans doute importe-t-il de garder à l'esprit que ces textes se sont pour la plupart inscrits « à chaud » dans un débat à maints égards passionné, que plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs nourri de leur propre passion, haussant parfois le ton et grossissant souvent — mais n'est-ce pas là le propre d'un débat? — le trait de leur conviction. Au demeurant, plusieurs textes d'inspiration plus polémique, comme il fallait s'y attendre, ont suscité des réactions dans les pages même du *Devoir*, réactions qu'il est apparu tout à fait opportun d'inclure ici. [...]

L'ensemble de ces textes publiés côté à côté devrait rappeler — c'est du moins notre espoir — que, dans un débat de ce genre, les choses ne se laissent pas si facilement trancher. La confrontation des points de vue qui s'y expriment pourra donc aider chaque lecteur à mieux structurer sa propre réflexion. De cette manière, on peut souhaiter contribuer à la qualité de ce débat et, par là même, à celle de notre vie démocratique.

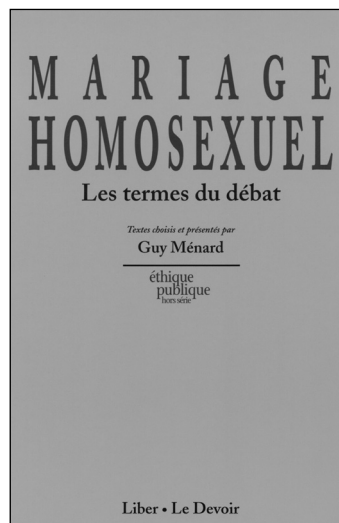
Ces textes, essentiellement pour des raisons de commodité, ont été regroupés dans cinq grandes sections au découpage assurément discutable, ne serait-ce que parce que plusieurs auraient pu se retrouver dans plus d'une. Il s'agit de celles-ci: « La problématique juridique », « L'Église catholique dans le débat », « Le recours à l'histoire et à la nature », « La perspective des sciences humaines » et « Le mariage et la condition homosexuelle ». [...]

Force est [...] d'espérer que l'actuel débat se poursuive afin que, quelle qu'en soit l'issue, il ait vraiment permis un exercice d'intelligence critique, d'authentique compassion et de circulation démocratique de la parole, comme il s'en fait trop peu chez nous. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre des ironies qu'un débat de cette importance et de cette qualité se cristallise autour d'une minorité naguère encore vouée à la clandestinité du placard, et encore souvent caricaturée de nos jours sous les plumes et les paillettes, y compris à la une du *Devoir*, les lendemains de défilés de la Fierté gaie.

Guy Ménard est professeur au département des sciences religieuses de l'université du Québec à Montréal

Collaborateurs :

Marc Bellemare, Gilles Bibeau, Josée Boileau, Denise Bombardier, Luc Boulanger, Claude Brodeur, Mathieu Chantelot, Conférence des évêques catholiques du Canada, Congrégation pour la doctrine de la foi, Jean-François Corbett, Manon Cornélien, Daniel Dagenais, Richard Desrosiers, Michel Dorais, Fondation Émergence, Gai Écoute, Cécile A. Gagnon, Pierre Gagnon, Claude Jasmin, Henri Laberge, Francis Lagacé, Gilles Langevin, Conrad Laplante, Jean-Marc Larouche, Jean-Claude Leclerc, Marcel Lefebvre, Gérard Lévesque, John McKellar, Louise Mailloux, Richard Marceau, Guy Ménard, Réal Ménard, Paul Mercier, Lise Noël, Louis O'Neill, Robert Richard, Svend Robinson, Claude Ryan, Yves Samson, Ernesto Sanchez, Margaret Somerville, Réjean Thomas, Pierre Valois, Michel Venne, Robert Verreault, Frédéric Vincent

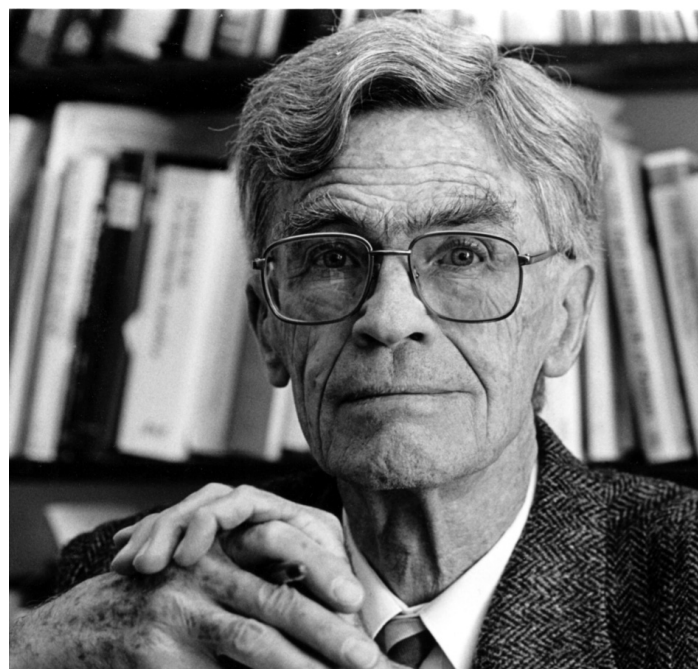


MARIAGE HOMOSEXUEL
Les termes du débat
Textes choisis et présentés par
Guy Ménard
éthique publique
Liber • Le Devoir
Textes choisis et présentés par
Guy Ménard
Mariage homosexuel
Les termes du débat,
côédition Le Devoir
282 pages, 24\$, ISBN 2-89578-038-2,
parution novembre 2003

Préface

Mario Bunge

Matérialisme et humanisme



©Alain Décarie

Le Montréalais Mario Bunge est né en Argentine en 1919. D'abord physicien, il s'est vite tourné vers la philosophie, où il s'est affirmé comme l'un des principaux artisans d'une conception qu'il a lui-même dénommée «matérialisme scientifique».

Malgré quelques traductions, présentations ou allusions, les écrits et la pensée de Mario Bunge sont toujours relativement peu connus du public intellectuel de langue française et on ne peut que le déplorer. J'ai tenté pour ma part, voici quelques années, de contribuer à le faire mieux apprécier par le biais d'un recueil qui offrirait une première approche de sa vie et de sa pensée (*Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science*, Montréal, Liber, 1993), mais avec des résultats qu'on me permettra de juger incertains. C'est ainsi par exemple que, bien qu'il soit canadien depuis longtemps, on le présente encore comme argentin. Alors qu'il a traité d'innombrables questions de tous ordres, publié près de quatre-vingts livres, des centaines d'articles et rédigé un vaste traité couvrant la plupart des grands domaines philosophiques, il n'est pas rare qu'on le croie exclusivement spécialisé en philosophie des sciences.

De surcroît, il se trouve que par malheur les Français cultivés tiennent mordicus et unanimement à un mythe absurde baptisé, en toute bonne conscience, «pensée anglo-saxonne», «culture anglo-saxonne», quand ce n'est pas «monde anglo-saxon» — et apparemment un Canadien d'origine argentine ayant écrit quelques textes en espagnol et vivant au Québec ne saurait à leurs yeux en faire partie, même s'il a passé l'essentiel de sa longue carrière à l'université McGill, où il demeure actif, et même si la quasi-totalité de son œuvre abondante a été rédigée et publiée en langue anglaise.

Mais il y a plus grave. Ces facteurs anecdotiques sont en effet doublés d'un handicap autrement essentiel: sa pensée est par nature incompatible avec les valeurs et préjugés régnant sur le marché parisien des idées et, partant, dans la plupart des succursales francophones.

D'une part, Mario Bunge s'inscrit dans la tradition des constructeurs de systèmes ou, du moins, des défenseurs d'une conception du monde complète et structurée; il peut se réclamer à juste titre d'Aristote et des Lumières; il se montre un ardent partisan de la connaissance scientifique; il prône et cultive la clarté et l'exactitude; il s'efforce d'établir des vérités raisonnables et bien fondées; face à certains problèmes, lorsqu'il estime avoir de bons motifs pour rejeter telle ou telle des thèses unilatérales et indéfendables qui s'affrontent en général, il ne recule pas devant la recherche d'un compromis, d'une synthèse ou d'un juste milieu qui soient acceptables — ce qui ne l'empêche pas d'adopter, sur d'autres questions, des positions radicales et de se montrer à l'occasion un redoutable polémiste, enflammé et passionné.

D'autre part, il rejette vivement les tentations d'un style métaphorique, amphigourique, prophétique ou obscur, tout comme les outrances de l'extrémisme, le goût de la provocation, la recherche de l'originalité à tout prix et le culte du paradoxe; il condamne le constructivisme, le relativisme, les métaphysiques spiritualistes; il est étranger à toute conception «littéraire» ou subjectiviste de la philosophie; il a de nombreuses critiques à adresser aux figures à la mode du vingtième siècle (qu'il s'agisse des néopositivistes logiques; de la psychanalyse freudienne ou, pis encore, lacanienne; de Wittgenstein et de toute l'école du langage ordinaire, dite philosophie «analytique»; de Heidegger et des diverses ontologies «existentielles»; de la dialectique marxiste; de la déconstruction ou du postmodernisme, etc.).

Cela fait beaucoup d'ennemis, il faut l'admettre — et autant de motifs pour qu'une certaine

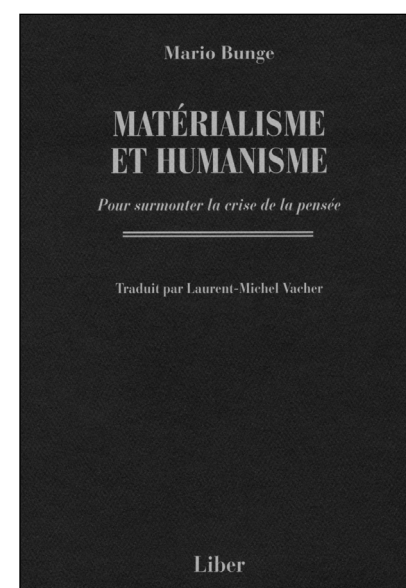
intelligentsia (pas seulement française) se détourne d'un auteur aussi peu conformiste! Le seul remède consiste pourtant à lire les écrits de Mario Bunge et à se concentrer sur l'aspect constructif et positif de son entreprise. Où peut-on trouver une telle synthèse de science et de philosophie? Chez bien peu de penseurs.

Certes, ce livre n'est peut-être pas le plus savant, le plus détaillé ni le plus approfondi de son auteur, mais il offre l'avantage de fournir un aperçu suffisamment accessible et varié de ses idées. Matérialisme et humanisme en sont les deux pivots. Il n'est sans doute pas nécessaire de s'attarder sur le sens du premier terme, mais celui d'humanisme, qui figure dans le titre même de cette traduction de l'ouvrage intitulé à l'origine *Philosophy in Crisis*, mérite explication.

En effet, dans la culture contemporaine de langue anglaise, *humanism* n'a généralement pas tout à fait le même sens qu'«humanisme» en français. Citons à ce propos une source britannique: «Dans le monde anglophone d'aujourd'hui, *humanism* est plus ou moins synonyme d'athéisme et de rationalisme laïque.» En pratique, le courant dit «humaniste» en Amérique, dont Paul Kurtz et les éditions Prometheus sont de bons représentants, s'apparente à des mouvements français comme l'Union rationaliste ou la Libre pensée. Mieux que «rationalisme», qui demeure philosophiquement ambigu, ou encore qu'«athéisme», trop limitatif, le terme d'«humanisme» nous a paru pouvoir endosser cette connotation particulière. (Nous utiliserons également, à diverses reprises, l'expression «humanisme laïque».)

Nous croyons que ce choix se justifie d'autant mieux que l'acceptation anglaise n'est pas très éloignée de ce qu'on a souvent à l'esprit lorsqu'on évoque l'humanisme de Feuerbach, de Marx ou de Sartre. Car si l'humanisme philosophique désigne parfois, dans la langue française, les doctrines qui affirment une forme de spécificité qualitative et irréductible, voire une certaine «transcendance», de la personne humaine — ce qui n'est assurément pas le cas de notre auteur —, il peut également se référer à celles qui mettent en avant une éthique centrée prioritairement sur l'humanité, par opposition à toute source ou finalité surnaturelles.

Ajoutons que Mario Bunge, réagissant explicitement à l'usage courant dans la langue anglaise, prétend pour sa part que ce sens habituel est le plus souvent compris de façon trop étroite. C'est pourquoi son emploi de ce mot, s'il présuppose clairement l'interprétation limitée et polémique que nous venons de préciser et dont il ne se dissocie pas, tend malgré tout à la dépasser, se rapprochant en partie de l'acceptation usuelle en français, du moins au sens éthique. À cet égard, on notera que [divers passages de l'ouvrage] permettent de bien cerner la conception qu'il se fait lui-même de l'humanisme laïque, envisagé en tant qu'il implique une conception philosophique complète «composée de cinq thèses principales. Cosmologique: Tout ce qui existe est soit naturel, soit le produit d'un travail humain mental ou physique. Épistémologique: Il est possible et souhaitable de trouver la vérité au



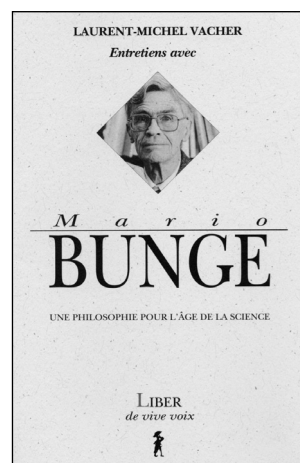
Mario Bunge
MATÉRIALISME ET HUMANISME
Pour surmonter la crise de la pensée
Traduit par Laurent-Michel Vacher
Liber
Mario Bunge
Matérialisme et humanisme.
Pour surmonter la crise de la pensée
294 pages, 27\$, ISBN 2-89578-041-2
parution février 2004

sujet du monde et de nous-mêmes au moyen seulement de l'expérience, de la raison, de l'imagination, de la pensée critique et de la pratique. Morale: Nous devrions chercher à survivre en ce monde, le seul qui soit réel, par le biais du travail et non de la prière, et nous devrions jouir de la vie et aider les autres à vivre au lieu de les condamner. Sociale: Liberté, égalité, solidarité. Politique: Tout en défendant, face à la croyance religieuse et au sectarisme politique, les libertés religieuses et politiques, nous devrions travailler dans le sens d'un État laïque et d'un ordre social pleinement démocratique.»

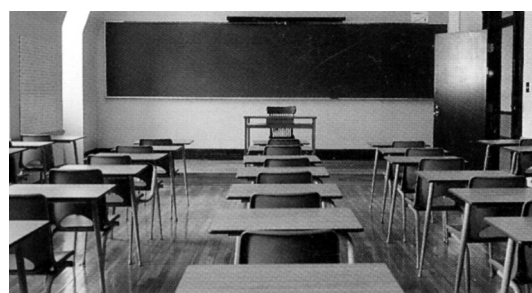
Matérialisme et humanisme, donc. Ces deux fils conducteurs se retrouvent tout au long du livre. L'auteur commence par examiner les positions qu'un humaniste conséquent pourrait adopter face aux innovations entraînées par l'informatisation de la société. S'élevant à partir de là vers des problèmes plus généraux, il passe ensuite en revue les principales doctrines en matière de cosmologie et d'ontologie, l'accent étant mis naturellement sur les arguments en faveur du matérialisme. Ces développements conduisent à un examen de la question des rapports entre le corps et l'esprit, puis à une présentation de la notion de système social. Au sortir d'une discussion à propos de l'épistémologie des sciences humaines et sociales, on débouche sur diverses réflexions au sujet du scepticisme et des fausses sciences. L'ensemble se complète par un chapitre sur l'éthique. Dans sa conclusion, l'auteur se livre enfin à un diagnostic détaillé de la crise actuelle de la philosophie et met en avant quelques éléments de solution.

Face au désarroi bien réel de la pensée, une voix étonnante de jeunesse et de lucidité se fait entendre. À nous de savoir l'écouter.

LAURENT-MICHEL VACHER



Laurent-Michel Vacher
Entretiens avec Mario Bunge.
Une philosophie pour l'âge de la science
142 pages, 18\$, ISBN 2-921569-07-8
parution septembre 1993



©Alain Décarie

Quand arriva le moment de penser à l'illustration de la page de couverture du livre de Lionel Carmant, *Le métier d'enseignant*, il me parut évident qu'il fallait la photo d'une classe. J'imaginai mal cependant demander l'autorisation à une école de photographier une salle avec sa population habituelle, d'arriver avec tout le matériel nécessaire, de s'installer et de faire, en essayant de vaincre le désordre qu'on n'aurait pas manqué de créer, différentes prises sous le regard d'une trentaine de jeunes personnes et d'un enseignant, qui étaient là pour tout autre chose. Si nous avions été gens de télé, la situation aurait été bien différente, mais pour une photo destinée à un livre, il valait mieux ne pas s'engager dans trop complexe. Je pensai alors qu'on pourrait se contenter d'une classe vide, qu'on photographierait après les cours ou un jour de congé. C'est ainsi qu'est née la photo qu'on a choisie.

L'idée était évidemment de donner à voir l'espace nu de l'action et de laisser entendre que le livre allait justement décrire ce qui s'y passe. Il faut donc imaginer que quelqu'un ouvrira la porte (à

droite). Est-ce le maître — qui marchera jusqu'aux fenêtres (à gauche), après avoir déposé en passant sa serviette sur sa table, puis se retournera pour accueillir des yeux, et parfois d'un léger mouvement des lèvres, les enfants? Est-ce un élève — qui se dirigera vite à sa place habituelle, rapidement suivi par ses camarades, entre lesquels se glissera peut-être le maître lui-même, qui ira cette fois derrière son propre bureau? Peu importe. Telle est en tout cas la scène où se déroule l'acte pédagogique et tels en sont les acteurs qui vont tantôt l'occuper. Mais ils n'entreront pas seuls. Les premiers chapitres du livre entendent justement le rappeler.

L'élève, pour commencer, n'arrive pas vierge en classe. «Le premier apprentissage de l'enfant précède toujours son entrée à l'école.» Il en est ainsi par exemple de la langue: «L'enfant qui, pour la première fois, franchit le seuil d'une salle de classe, a déjà acquis la langue maternelle avec toute sa complexité» (p. 17). L'école de son côté accueille l'enfant avec ses propres règles: «Contrairement à l'apprentissage spontané de la langue maternelle, l'école où elle s'enseigne relève de l'organisation sociale. Elle est avant tout une initiative de socialisation; [...] l'enfant passe d'une vie plus ou moins libre à une vie disciplinée. Il se met en rang, il fait silence, il apprend à suivre, il cesse d'être le centre d'intérêt de la mère ou de la famille» (p. 23).

Le maître lui-même arrive avec sa formation: «L'enseignement requiert certains bagages. Pour l'exercer, il faut avoir, en plus d'un savoir spécialisé, le sens de la communication, le goût du verbe. Un professeur qui sait à demi ce qu'il dit suscite la méfiance, l'irrespect, le mépris des élèves» (p. 61). Et puis il y a encore l'administration scolaire, les outils didactiques, les ambitions des parents.

Langue, société, savoir, institution, espoirs, c'est tout cela qui entre donc dans une salle de classe dès qu'on en ouvre la porte, et ce sont tous ces protagonistes, toutes ces forces qui poussent et tirent sous le tête à tête que le maître a avec les élèves. Mais qu'en est-il de ce tête à tête lui-même? Comment ne pas être débordé par les forces en présence? «Le professeur, dit Lionel Carmant, se préoccupera de susciter, par tous les moyens, l'intérêt des élèves» (p. 103). Or les facteurs qui déterminent le succès ou l'échec de l'opération sont nombreux, par exemple, «l'heure à laquelle le cours est donné, la compétence du maître, l'intérêt de l'enseigné» (p. 103-104). La description fine que fait à ce point l'auteur du déroulement concret de la relation pédagogique devrait être citée au complet. Car c'est là, dans la maîtrise du regard et des gestes, de la parole et du savoir, de la fermeté et de la sensibilité, que se révèle le complexe savoir-faire du métier d'enseignant.

Billet

Lionel Carmant, *Le métier d'enseignant*

Il se dégage du beau texte de Lionel Carmant, sobre, précis, sensible, une sorte de noblesse qui rejaillit naturellement sur le métier dont il parle. C'est normal. L'auteur ne dit-il pas que son livre est né de sa passion de l'enseignement (p. 13)?

GIOVANNI CALABRESE



Lionel Carmant
Le métier d'enseignant
138 pages, 18\$, ISBN 2-921569-33-7
parution février 1996



Lettre

Violence : l'envers du décor

Claude Libersan



© Jac Mat

Avez-vous remarqué que, lorsqu'il est question de violence, nous parlons beaucoup de la violence des autres mais très peu des violences que nous commettons nous-mêmes? Ainsi, par exemple, dans le numéro d'octobre 2003 de la revue *Châtelaine*, la rédactrice en chef de la publication, Lise Ravary, condamne la violence des hommes et fustige les femmes qui veulent comprendre les « hommes violents » et leur tendre la main. Elle les appelle toutes à la tolérance zéro, les incite à ressortir leurs pancartes et à diffuser des campagnes chocs pour criminaliser « les violents » et répéter aux « hommes violents » que la société au grand complet est dressée contre eux. En somme, elle lance un vibrant appel à la violence collective pour contrer la violence individuelle, en passant d'ailleurs sous silence la violence qui tue l'esprit sans blesser le corps, que les femmes pratiquent abondamment sans jamais se faire accoler l'étiquette « femme violente ». En fait, en lançant cet appel, elle donne libre cours à ses propres pulsions violentes et se range corps et âme du côté des « violents » de ce monde.

Certes, il serait insensé de tolérer des actes qui menacent l'intégrité physique et psychique — et même la vie — de tout membre de notre société, femme, homme ou enfant. Mais ne pas tolérer, est-ce que cela implique nécessairement qu'on imite ceux que l'on condamne et qu'on s'affiche soi-même aussi violent qu'eux (sinon plus) sous prétexte qu'on a de « bonnes raisons » de le faire? Faire violence pour contrer la violence, c'est engendrer un cercle vicieux qui ne peut mener qu'à une escalade interminable de violence. Il me semble qu'essayer de comprendre les fondements de la violence et tenter d'agir là où elle prend racine serait une attitude plus juste et plus susceptible de mener à une diminution sensible des manifestations de violence dans notre entourage et dans le monde.

Dans notre société, il est devenu monnaie courante que des êtres humains — des hommes pour la plupart — soient considérés comme des criminels violents, du simple fait d'avoir été dénoncés par un conjoint, un voisin, la direction d'une école ou par la DPJ comme ayant commis un acte violent envers une autre personne, souvent un proche ou un membre de leur propre famille. On dit « un homme violent » comme on dit « un criminel » — souvent sans faire la distinction — et un tel stigmate peut complètement anéantir la vie sociale d'un être humain et le condamner à une vie en marge de la société. Trop souvent nous considérons la violence comme une réalité indéfinissable,

monstres et à regarder ceux que nous appelons « les violents » sous un éclairage qui les humanise et leur redonne leurs vraies dimensions. Cela nous procurerait aussi l'avantage d'acquiescer une emprise théorique et pratique sur un grand éventail de manifestations de violence, faute de pouvoir en comprendre toutes les formes et déterminer leurs sources. Il serait sans doute bénéfique pour toute personne qui se trouve victime ou témoin de violence de garder à l'esprit la phrase suivante: « Une personne " violente " est une personne qui a peur. »

J'ai rencontré un certain nombre d'hommes qui avaient été déclarés « violents » et j'ai constaté, primo, que la plupart étaient fondamentalement des gens doux et affables et je n'aurais jamais pu soupçonner en les regardant agir qu'ils étaient ainsi « classés »; secundo, tous étaient en proie à de vives angoisses engendrées par des peurs qui les assaillaient constamment. Les récits des événements qui leur avaient valu d'être ainsi stigmatisés m'ont amené à poser la question: « Et si c'était précisément la peur qui les avait poussés à agir? » De cette question est né le désir d'approfondir le phénomène de la violence et de l'observer sous l'angle de la peur. Cette entreprise m'a confronté d'emblée à une autre question: peut-on vraiment être foncièrement violent? Peut-il en effet y avoir véritablement des humains violents ou n'avons-nous pas plutôt affaire à des êtres qui agissent avec violence à des moments pénibles de leur vie? Il ne faut pas oublier que la grande majorité des actes violents ne sont pas commis par des criminels mais par des gens « ordinaires » qui se trouvent en situation d'exaspération quelconque résultant d'une peur fondamentale qui les fait percevoir l'autre comme une menace à leur intégrité physique ou psychique. C'est le cas notamment de la violence conjugale ainsi que des conflits interpersonnels au travail, au jeu, à l'école, dans le sport amateur et même dans la rue, entre autres violences quotidiennes.

Nul n'est à l'abri de commettre un acte violent lorsque des circonstances de la vie engendreront de vives émotions qui commanderont impérativement une réaction énergétique. Voilà que surgit un trait fondamental de tout acte violent: il doit être mû par l'émotion. Les expériences du neurologue et neuropsychologue Antonio Damasio et de ses collègues nous prouvent en effet que sans le concours de l'émotion, la possibilité de mettre en action une pulsion, une résolution, une intention d'agir se trouve considérablement réduite, voire supprimée. Sans émotion donc, aucune violence ne serait

possible même si à travers une délibération rationnelle une personne privée de ses émotions venait à fomenter un acte violent. On observe d'ailleurs ce phénomène chez des gens qui ont subi des lésions au système limbique, désormais considéré comme le « cerveau de l'émotion ».

Il ne fait aucun doute qu'en certaines circonstances l'émotion fait entrave au bon jugement, voire au raisonnement humain proprement dit. Nous ne manquons pas d'exemples qui le confirment et c'est sans doute ce qui a donné naissance à plusieurs exhortations auxquelles notre éducation occidentale nous a habitués, en l'occurrence: « Garde la tête froide »; « Ne te laisse pas mener par tes émotions »; « Ne laisse pas tes passions influencer ton jugement », et autres sages conseils dictés par une volonté manifeste de parer à tout écart de comportement par rapport à la norme, quelle qu'elle soit. Pourtant, nous posons régulièrement des actes spontanés qui échappent totalement à la vigilance de notre délibération, tout simplement parce que l'impulsion émotionnelle de réagir à des événements qui nous atteignent est tellement rapide et impérative que l'action se produit avant que le raisonnement ne soit appelé à intervenir. Ce qui explique qu'on regrette un geste sitôt qu'on l'a posé: la délibération entre en jeu immédiatement après l'acte et l'on porte illico un jugement contre soi, ou l'on procède à l'exécution d'une autopunition quelconque... quand ce n'est pas l'autre ou la société qui nous punit.

Cette constatation met en relief l'absolue nécessité de nos mécanismes naturels et culturels de délibération rationnelle pour faire contrepoids aux forces émotionnelles qui appellent à la violence. Nous ne pouvons que nous émerveiller de les avoir à notre disposition dès notre enfance (mais pas à la naissance) et de pouvoir en améliorer l'efficacité tout au long de notre vie. Il en résulte cependant une impression généralisée que l'émotion n'est en réalité rien d'autre qu'une faculté mentale surnuméraire, une espèce d'accompagnement « naturel », mais plutôt dérangeant, de notre pensée rationnelle. Damasio et ses collègues nous prouvent le contraire: sans l'émotion et le senti (physique et psychique) aucune véritable pensée rationnelle n'est possible, non plus qu'aucune action délibérée.

Nous devrions donc nous montrer très prudents dans les jugements que nous portons sur des gens qui posent des gestes violents. Plutôt que de fonder ce jugement exclusivement sur une évaluation so-disant objective des actes, ne serait-il pas plus juste et convenable de poser sincèrement la question: « Quelle émotion a primé (puisque la rationalité a failli à inhiber le geste) et pourquoi a-t-elle primé? » La loi française, par exemple, admet la notion de crime passionnel, qui est essentiellement un crime commis sous l'emprise de l'émotion et la plupart du temps regretté sitôt commis. Encore faut-il qu'on fasse la preuve de l'émotion vécue, mais lorsque les tribunaux français s'en voient convaincus, ils se montrent indulgents, même en cas de meurtre.

L'émotion se situant à la source de toute action et la violence ne pouvant exister sans elle, il convient alors de se demander quelles émotions président à l'émergence de l'action violente. À la tête de celles-ci, on trouve évidemment le moteur par excellence de la violence, la colère, ainsi que toutes les émotions qui y aboutissent. Mais la colère n'est pas une émotion qui naît d'elle-même, spontanément; elle doit être provoquée, induite dans la psyché humaine par des événements et surtout par d'autres émotions qui la rendent nécessaire afin de provoquer une action énergétique susceptible de corriger ce qui est perçu par le sujet comme une rupture d'homéostasie psychique et

physique. En fait, pour que soit commandée — consciemment ou inconsciemment — une action violente, il doit y avoir perception d'un danger quelconque qui menace la poursuite de la trajectoire vitale d'un sujet. Et derrière cette perception de danger, se profile la plupart du temps l'émotion de la peur. D'où cette phrase clé, en corollaire à la première: « Lorsqu'il y a violence, cherchez la peur chez qui l'a commise. »

Celle-ci pourrait servir à calmer les ardeurs de ceux qui s'indignent — souvent à juste titre — des torts causés aux victimes et se montrent plutôt prompts à exiger réparation par le biais du châtiement, ce qui est plus contestable. Ne serait-il pas en effet plus approprié d'amener une personne dite « violente » à comprendre comment elle en est arrivée à percevoir la situation comme un danger vital et lui enseigner à interpréter et à moduler autrement ses perceptions à l'avenir? Serait alors totalement satisfaite, sans que « les violents » en subissent des dommages moraux et physiques, l'exigence fondamentale de la société qu'ils cessent de constituer un danger pour les autres; noble motif qui exige trop souvent qu'ils soient pour cela mis à l'écart (en prison, ou bannis de la société) et marqués d'un stigmate qui leur rend la réintégration sociale presque impossible.

Nous avons une propension bien ancrée à juger, condamner et punir. Mais comprendre, faire preuve de mansuétude, aider l'autre à voir clair dans ses motivations, savons-nous vraiment faire cela? La plupart de nos lois justifient l'usage par les autorités de la violence pour contrer la violence, en faisant valoir la nécessité de protéger l'ensemble des citoyens. Mais soyons francs, cette propension à recourir à la violence ne correspond-elle pas plutôt à un désir collectif de vengeance, à un élan de violence déguisé en bienveillance et voué à l'épanchement de nos propres trop-pleins d'émotions? Chaque individu qui se dit d'accord pour qu'un autre soit châtié, le châtie lui-même en son for intérieur. Qui peut vraiment se justifier de lui lancer la première pierre... ou celle qui achève de le tuer?

Claude Libersan est conseiller en éthique et conférencier



Claude Libersan
Cette peur qui rend violent
168 pages, 21\$, ISBN 2-89578-039-0
parution novembre 2003

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistant à l'édition: Richard Raymond

Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone (514) 522-3227; télécopieur (514) 522-2007; adresse électronique: edliber@cam.org

Distribution (Canada): Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Saint-Laurent, Québec, H4N 1S2; téléphone (514) 336-3941; télécopieur (514) 331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca

Distribution (France et Belgique): Diffusion du nouveau monde, DNM, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02; télécopieur (01) 43 54 39 15; adresse électronique: liquebec@noos.fr

Distribution (Suisse): Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone (022) 960-9510; télécopieur (022) 776-3527; adresse électronique: admin@servidis.ch



Canada



Entretien

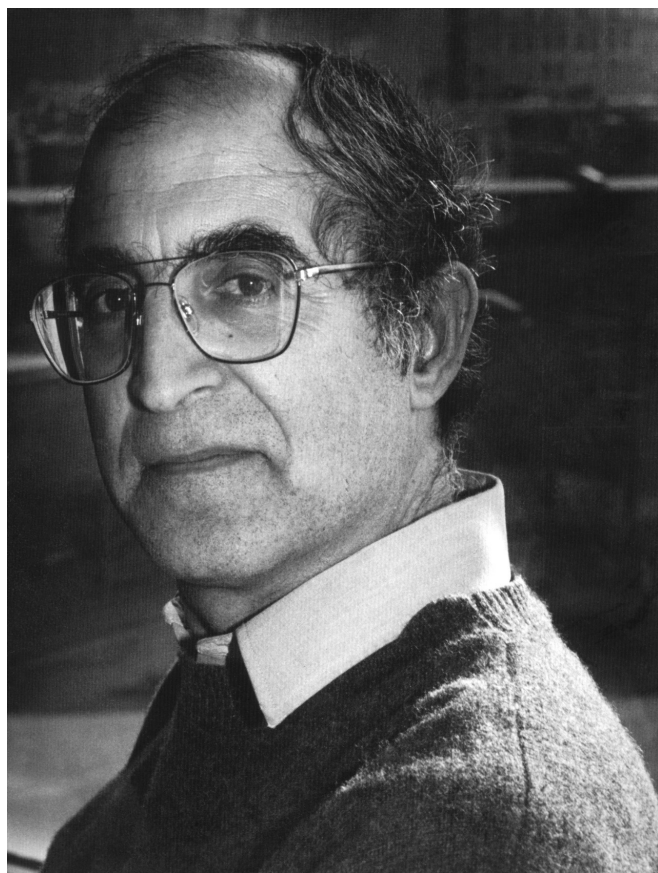
Joseph J. Lévy
« de vive voix »

Joseph Lévy vous avez mené à bien divers entretiens pour notre collection de «vive voix». Avec Jean Benoist, François Laplantine, Hélène Reboul, dont les entretiens ont déjà paru, et vous en avez réalisé d'autres avec Georges Anglade et David Le Breton qui vont paraître bientôt. Vous aimez bien cette formule de l'entretien.

C'est vrai. D'une part, cet intérêt provient de ma formation d'anthropologue où l'entretien est l'une des formes essentielles des approches qui permettent, sur le terrain, de se faire une idée de la façon dont les individus construisent leur univers et leur biographie. La collection de «vive voix», dont j'aime beaucoup le titre, à cause de ce mouvement dynamique qui l'habite, m'a semblé un véhicule tout à fait approprié pour faire connaître la trajectoire personnelle, les théories et les réflexions de chercheurs qui ont contribué de façon significative au développement des sciences sociales, ouvrant souvent de nouveaux domaines, proposant de nouvelles optiques. Que ce soit les questions des sociétés créoles, des métissages, de la gérontologie ou de l'anthropologie du corps, les entretiens que j'ai menés me semblent explorer des zones limites de l'expérience humaine qui sont tout à fait fascinantes. L'entretien permet d'en comprendre la genèse, l'évolution, les obstacles, les retombées. Ce que j'aime en fait dans l'entretien, c'est qu'il permet de révéler, derrière l'homme ou la femme de terrain et de théorie, des personnes à la sensibilité souvent cachée et dont l'expérience de vie est marquée par des rencontres décisives, des maîtres qui les ont conduits à infléchir leur réflexion et à ouvrir de nouveaux accès à la compréhension du monde. Le chercheur apparaît ainsi comme une personne sensible, ouverte à la rencontre interpersonnelle, à la littérature, à l'art, à l'innovation, à la remise en question de présupposés établis. En ce sens, l'entretien constitue un moment privilégié, intime, qui, à travers la réflexion partagée à haute voix, devient riche d'aperçus et de découvertes, à la fois pour l'interviewer et l'interviewé. Descartes le disait déjà: «Pour ceux qui ne cherchent que la vérité, l'entrevue et la vive voix sont bien commodes.»

L'entretien s'inscrit d'ailleurs dans une longue tradition qui se confond avec celle de la modernité. Les premiers entretiens avec des auteurs, écrivains et philosophes, datent du dix-neuvième siècle. Je pense notamment aux *Conversations de Goethe avec Eckermann* et à la grande enquête sur l'évolution littéraire que mena Jules Huret, journaliste qui combina les trois genres de l'enquête, du portrait et de la polémique, pour *Le Figaro*. Par la suite, Frédéric Lefèvre se spécialisa dans les entretiens et publia aux *Nouvelles Littéraires* le contenu de ses rencontres avec des écrivains et des philosophes, dont *Itinéraire philosophique* de Maurice Blondel. Le livre-entretien, comme forme littéraire, n'a cependant connu qu'un succès mitigé et il n'a vraiment pris son essor qu'à la suite de l'invention et du succès de la radio, puis de la télévision, qui consacrent de nombreuses émissions à des entretiens avec des personnalités littéraires, émissions qui servent par la suite à la publication de livres. La collection «de vive voix» poursuit donc ce défi de l'entretien, une forme qui joint agréablement l'oral et l'écrit, le distant et l'intime.

Vous connaissez ces interlocuteurs pour les avoir fréquentés avant les entretiens, pour avoir parfois travaillé avec eux. Est-ce que vous formez une manière de «réseau» — je ne dis pas école ni clan



© Alain Décarie

—, d'amitié ou d'intérêt? Comment vous-êtes vous connus? Quelles sont vos relations?

Il semble exister dans le choix des chercheurs avec qui j'ai eu le plaisir de m'entretenir des formes de liens qui ne me sont apparus qu'une fois les entretiens avancés, un peu comme un jeu de perles de verre. Jean Benoist fut mon professeur d'anthropologie à l'université de Montréal. C'est à lui que je dois mon intérêt pour les sociétés créoles, puisque c'est sous sa conduite que je fus initié au terrain aux Antilles françaises, plus précisément en Martinique. De plus, sa contribution à l'anthropologie médicale — qui rejoint mes intérêts de recherche sur le sida — articulée sur celle des formes religieuses m'a aussi influencé. Pour moi, le livre d'entretien avec lui, au moment où il s'appretait à prendre sa retraite, a été une façon de le remercier non seulement pour son enseignement et sa contribution à la formation de générations d'étudiants du Québec et de France, mais aussi pour avoir inscrit dans le champ anthropologique toutes les recherches sur le monde créole. Quant à François Laplantine, anthropologue de l'université de Lyon, nous nous sommes liés d'amitié au fil des nombreuses rencontres professionnelles, à Montréal ou à Lyon. Son intérêt pour l'anthropologie médicale, sur laquelle il a publié plusieurs livres, ainsi que pour la littérature et le récit comme formes de connaissance, a inspiré un ouvrage, que j'ai écrit avec Alexis Nouss, sur la littérature du sida (*Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Presses de l'université de Lyon), et dont François a rédigé la préface. S'intéressant aux sociétés sud-américaines et ses courants spirituels marqués par la possession, en particulier le Brésil et, par extension, au continent nord-américain, nous avons aussi beaucoup discuté des formes de relations sociales et interethniques au Canada et au Québec, un sujet de recherche que j'avais aussi exploré. Par la suite, ses théories sur le métissage, développées avec Alexis Nouss, qui l'avait rencontré par mon intermédiaire,

m'ont intéressé. C'est tout naturellement, donc, que j'ai proposé à François de réaliser un livre d'entretiens, et je me suis alors aperçu qu'il avait été influencé par Roger Bastide, le grand anthropologue français, spécialiste des Amériques noires, sur lesquelles Jean Benoist avait retravaillé. Jean Benoist avait d'ailleurs été du jury de thèse de François Laplantine. Ce dernier était aussi très proche d'Hélène Reboul, sa collègue de Lyon, elle-même formée par Roger Bastide. Spécialiste de la psychologie gérontologique et fondatrice des Universités du troisième âge, elle s'était intéressée à la littérature sur le vieillissement et la mort et connaissait bien le Brésil et le Québec. Je l'ai connue au début de mes séjours à Lyon et nous avons sympathisé. J'avais d'ailleurs travaillé sur l'anthropologie de la mort et du vieillissement, alors que nous développons un programme en thanatologie à l'université du Québec à Montréal, ainsi que la revue *Frontières* consacrée à la mort. Pour continuer cet enchaînement, Georges Anglade, géographe de renom de l'université du Québec à Montréal, spécialiste d'Haïti, de sa diaspora et de sa littérature, je l'ai connu au Centre de recherches caraïbes de l'université de Montréal fondé par Jean Benoist. Lui-même écrivain de plusieurs recueils de *lodyans*, cette forme de récit particulière à Haïti, et homme politique, il ouvrait aussi une réflexion sur les sociétés créoles et leur avenir. Quant à David Le Breton, anthropologue du corps que je connaissais par ses œuvres sur les conduites à risques — un thème que j'étudiais dans le cadre de mes recherches sur le sida — et les rituels de passage dans les sociétés contemporaines, je l'ai rencontré lors d'une de ses visites à Montréal, pour apprendre par la suite que c'était un ami de François Laplantine et qu'il était lui-même fasciné par le Brésil et intéressé par le cinéma et la littérature. Ce tissage biographique révèle donc un entrelacs d'influences et de convergences d'intérêts qui me laissent encore étonné tant elles étaient imprévisibles. Il y a là comme des itinéraires indépendants mais qui se rejoignent, comme un fleuve et ses affluents.

En quoi leur travail est-il important, à vos yeux? Y a-t-il entre eux des recoupements, des thématiques communes?

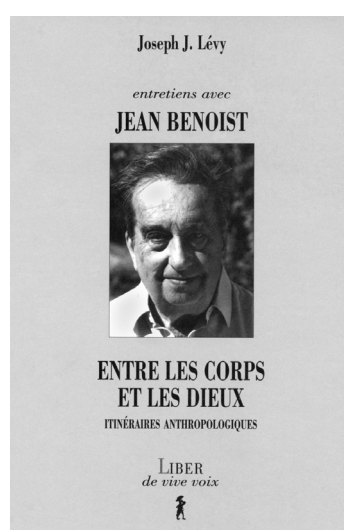
Ce n'est pas en fait seulement leur travail qui est important, mais la rencontre qui s'est produite. Comme je l'ai écrit avec François Laplantine dans un article, «l'entretien, d'une durée de treize heures à quinze heures, se déroule à partir d'un canevas de questions de base, où les sous-questions suivent le cours de l'entretien, obéissant ainsi à un mouvement organique non prémédité qui assure une spontanéité à l'expression tout en la balisant de façon lâche, amplifiant un lien, une connivence, une amitié, sinon une admiration. Ces conversations "à travers lesquelles on voit circuler, les belles, puissantes, vivifiantes idées", pour reprendre une citation de Nathalie Sarraute, permettent de préciser certaines des sources de la pensée des auteurs. [...] Des heures passionnantes ont ainsi été passées à écouter

leurs itinéraires ethnologiques, des Antilles et du monde créole, d'une part, à l'Afrique et au Brésil d'autre part, avec, par des chemins détournés, des coïncidences, des intérêts convergents pour les questions de métissage, d'anthropologie médicale et religieuse, mais traitées à partir de points d'angles théoriques bien différents. Les rapports avec la littérature et le cinéma, tout comme la formation des étudiants et l'avenir de l'anthropologie, ont été aussi évoqués, ouvrant de nouvelles réflexions sur l'écriture de l'anthropologie. À travers cet exercice, un projet significatif semblait se réaliser, celui de contribuer à poser les prémisses d'une anthropologie de l'anthropologie, grâce aux regards croisés des acteurs impliqués dans cette aventure où les réflexions théoriques s'arriment aux passions du chercheur.» Cette perspective peut être élargie aux entretiens avec Hélène Reboul, Georges Anglade et David Le Breton, où les questions de littérature et d'exploration de conditions extrêmes, vieillissement et mort, pauvreté et dictature, corps et marquages, sont dominantes. En ce sens, il me semble que tous ces auteurs, à un degré ou un autre, ont travaillé sur les limites et les extrêmes qui marquent notre modernité: extrêmes géographiques, extrêmes religieux, extrêmes corporels, extrêmes des âges de la vie, extrêmes de la maladie et de la mort. Pour tous, ces questions s'inscrivent dans un rapport à la littérature, au cinéma et à l'art dont les interrogations les alimentent et les enrichissent.

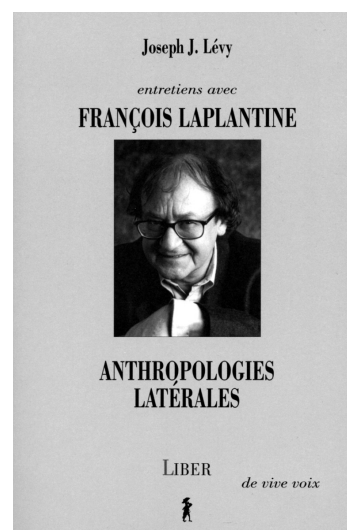
Dans ces ouvrages dialogués, vous adoptez, me semble-t-il, une attitude discrète. Vos questions sont brèves, contiennent peu de commentaires ou de considérations complémentaires. Vous êtes celui qui pose des questions et non celui qui oppose son point de vue ou qui essaie de le mettre en évidence. Mais vous êtes vous-même anthropologue et vous menez vos propres travaux, par exemple sur le sida ou sur les communautés culturelles. Quels sont vos intérêts?

Je ne parlais pas d'une attitude discrète mais d'une position d'écoute attentive. Je ne veux pas imposer une perspective polémique et contradictoire mais plutôt aménager un contexte qui permette d'entendre une voix — une voix particulière. Il me semble que l'entretien ne doit pas dégénérer en combat théorique mais qu'il doit au contraire révéler, à travers un texte, un rythme, une expérience. Cependant, je peux demander des éclaircissements ou émettre une objection. Ai-je réussi? Je me vois donc un peu comme, en photographie, dans le rôle du révélateur qui, par la suite, aide à construire, par le montage, un récit, une histoire personnelle, révélant le sensible qui accompagne l'idée. Ces entretiens me permettent bien sûr de confirmer et de renforcer des amitiés, mais leurs thèmes rejoignent mes propres thématiques, que ce soit la question des risques face au sida, qui s'articulent sur les réflexions suscitées par l'anthropologie médicale, celle du corps ou celle des groupes ethnoculturels. Ils ont aussi contribué à mon intérêt pour le récit et la littérature, de même qu'à l'exploration des nouveaux territoires qui se retrouvent dans le cyberspace, d'autres frontières extrêmes qui rejoignent les enjeux soulevés par mes invités. Je les remercie ici pour ces heures de confiance et de partage, tout comme les éditions Liber qui m'ont permis de mieux faire connaître leur pensée et leur itinéraire.

Joseph J. Lévy est anthropologue et professeur à l'université du Québec à Montréal



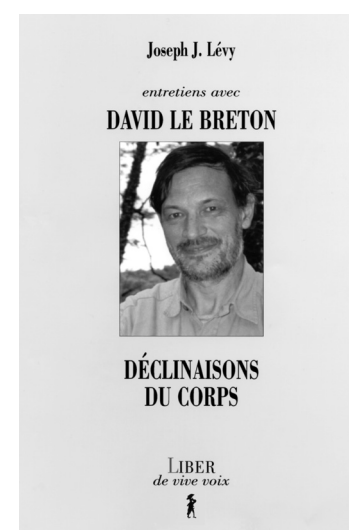
Entretiens avec Jean Benoist. Entre corps et dieux.
Itinéraires anthropologiques
246 pages, 26\$, ISBN 2-921569-85-x
parution août 2000



Entretiens avec François Laplantine.
Anthropologies latérales
186 pages, 23\$, ISBN 2-89578-010-2
parution février 2002



Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge...
Comprendre le vieillissement, apprivoiser la mort
204 pages, 23\$, ISBN 2-89578-030-7
parution février 2003



Entretiens avec David Le Breton.
Déclinaisons du corps
192 pages, 23\$, ISBN 2-89578-045-5
parution février 2004



Entretien

Lawrence Olivier Contre l'espoir comme tâche politique

Lawrence Olivier, vous avez notamment publié Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme, Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique et Contre l'espoir comme tâche politique suivi de Critique radicale. Essai d'impolitique. Ce dernier mot, impolitique, vous a été suggéré, dites-vous, lors d'un débat pour résumer votre conviction de l'impossibilité de la politique. Pourtant, vous enseignez dans un département de science politique. Qu'est-ce que vous entendez par l'impossibilité de la politique ?

L'impossibilité de la politique n'est ni un mot d'ordre ni une formule politique, mais essentiellement le nom donné à une interrogation, qu'on pourrait résumer de la manière suivante. Depuis au moins trois siècles, la politique, la lutte et le combat politiques, est devenue un impératif, une obligation ou une tâche, qu'on peut résumer ainsi « il faut faire quelque chose ». Cet horizon s'est ouvert au moment où l'homme est devenu ou qu'il a cru devenir maître de son destin et que le monde lui est apparu comme une matière malléable et transformable à volonté. En tant que voie, mais elle n'est pas la seule, dans laquelle se réalise ce nouveau mode d'être au monde, la politique se constitue autour de deux pôles : celui de la déception devant l'écart entre notre idéal et la cruelle réalité, et celui d'une volonté farouche de changer les choses, une volonté de rendre le monde conforme à un idéal. Tout ça est assez schématique, mais je crois qu'il y a là l'essentiel de ce qu'est pour nous la politique. Or, que le monde doive être changé est la plupart du temps présenté comme un fait, une évidence qu'il n'est pas besoin d'interroger. Je ne dis pas que la politique n'est pas remise en question. Au contraire, la politique est un lieu de luttes et de combats, où on oppose un idéal à d'autres idéaux, où les uns reprochent aux autres leurs moyens d'action, et où les uns et les autres proposent constamment de nouvelles stratégies, de nouvelles cibles ou de nouveaux adversaires. Ce faisant pourtant, on n'interroge pas l'essentiel, le « il faut faire ». Moi, j'ai voulu justement poser la question de la déception devant la réalité et de l'obligation qu'on en tire d'avoir à faire quelque chose. Et j'ai porté une attention particulière au besoin d'éduquer. C'est là un fait étonnant que ce besoin d'éduquer. Il repose sur une conception singulière de l'homme et de ce qu'il doit devenir. Pour plusieurs, l'éducation est un bienfait, une nécessité qu'on a justifiée de multiples manières, sans jamais se demander pourquoi et comment ce principe civilisationnel s'est imposé à nous et avec quels effets. Portée par une volonté incroyablement puissante (« il faut faire »), l'éducation devient une arme des hommes contre les hommes. Il semble qu'il n'y ait pas de limite, comme le dit Blanchot, à la destruction de l'homme par l'homme.

L'impolitique n'est, en somme, que le nom donné à une interrogation, mais, en même temps, le constat, un peu sévère peut-être, des conséquences de s'occuper de l'homme comme le fait la politique depuis quelques siècles. Peut-être devons-nous nous débarrasser de la politique sans craindre les conséquences désastreuses qu'on nous prédit toujours. L'impolitique n'est certainement pas une solution

de rechange à ce qui existe ; elle ne propose rien et elle n'est finalement qu'une interrogation, une simple question posée sans arrière-pensée.

Dans votre dernier livre, vous critiquez donc le discours de l'espoir, celui qui, à l'époque moderne, a assigné à l'homme autonome (libéré de la transcendance) la tâche intra-mondaine de se perfectionner (à travers l'éducation notamment) afin d'atteindre son essence proprement humaine (son humanité). Qu'en est-il de ce discours et qu'a-t-il de différent du discours de l'espoir de l'eschatologie religieuse par exemple ?

L'espoir tel que conçu dans les sociétés désacralisées comme les nôtres se caractérise en effet par la tâche que l'homme s'est donnée de se perfectionner, d'atteindre sa destinée. C'est là une caractéristique bien singulière du discours de l'espoir qui s'accompagne d'un changement assez radical dans le souci de l'homme pour lui-même (souci de soi). L'eschatologie religieuse (chrétienne) est marquée par le fait que le destin de l'homme est déjà tracé : il y a une fin à la vie terrestre, qui n'est qu'un passage vers l'au-delà et le paradis (de préférence). Cela dit, le paradis n'est accessible qu'aux « vertueux ». L'homme doit appliquer à lui-même un certain nombre de règles morales, faire de soi un être vertueux ici-bas et espérer accéder à mieux à la fin de sa vie. Le travail sur soi est une condition pour accéder au monde parfait (paradis, au-delà).

Dans les sociétés comme les nôtres, la destinée n'est plus orientée vers un ailleurs ; le monde meilleur est celui dans lequel on pourrait être. L'espoir est entièrement défini dans l'immanence parce que l'homme est marqué, et même angoissé, par sa finitude. Il est vrai que ce monde meilleur est un idéal, mais un idéal qui veut se matérialiser maintenant. Le travail sur soi est dès lors double. Dans un premier temps, je dois obéir à l'impératif d'avoir à faire quelque chose pour que l'idéal advienne ici et maintenant : engagement, lutte contre l'aliénation, dénonciation des contraintes imposées à l'homme, etc. C'est la prise de conscience. Il y a eu, dans les années 1960 et 1970, des militants qui ont pratiqué des formes d'ascèse (abstinence sexuelle, rigorisme envers eux-mêmes et les autres, négation de soi au profit du groupe, etc.), mais toujours avec l'objectif d'être un meilleur militant, exemplaire, conforme à l'homme nouveau. Il y a aussi, dans un deuxième temps, la tâche non moins importante d'éduquer les autres à leur condition, leur faire prendre conscience de leur situation, et au combat pour l'avènement de l'idéal. Un bon chrétien priait d'abord pour sauver son âme, un bon militant veut convertir tout le monde à sa cause. Je ne dis pas qu'il n'y a pas des similitudes. L'inquisition et les croisades montrent que l'Église catholique a cherché à imposer sa foi. Mais la similitude s'arrête là. Le militant essaie de convertir à partir d'un travail d'éducation, d'acharnement à réformer chacun, à transformer l'homme pour en faire un autre homme et créer une autre société prétendument meilleure et non pour le paradis.

Votre pensée est proche de celle d'un Blanchot ou d'un Cioran (désespérance, relativisme, nihilisme, impolitique). Qu'est-ce que vous devez à ces auteurs, et à d'autres de même esprit ?

Il est vrai que je dois beaucoup à des penseurs comme Blanchot, Foucault, Cioran, Deleuze, Rosset, Heidegger, mais je crois que ce qu'ils nous ont surtout légué ou appris c'est de penser par soi-même. Foucault n'a jamais souhaité que l'on fasse du Foucault ou du sous-Foucault. On peut dire la même chose de Blanchot. Ouvrez *L'entretien infini* par exemple, on n'y trouve pas de réponse, de questions déjà préparées, de schémas d'analyse, de théories que l'auteur souhaiterait qu'on utilise. On a plutôt affaire à une invitation à penser, à un « disposer à » penser. J'entends par là une certaine façon de considérer la pensée elle-même, de se mettre en situation d'interroger la pensée elle-même. Peut-être, mais je n'en suis pas certain, a-t-on trop souvent cru que penser, malgré les difficultés inhérentes à toute activité, était une chose relativement difficile, sans voir que cela voulait toujours dire penser d'une certaine manière. Trop souvent entend-on l'objection suivante : « tu ne peux pas dire ceci ou cela », « ce que tu dis est intenable ». Je me demande à quoi tiennent de telles objections, si ce n'est qu'une autre façon de dire « je ne partage pas ce que tu soutiens » et c'est pourquoi je l'exclus de la pensée. Ce que je retiens de ces auteurs, c'est le refus d'ériger de telles limites à la pensée, de l'inscrire dans une économie politique de la vérité, de la cohérence, de la soumettre à quelque



© Alain Décarie

autorité que ce soit. Il est possible que la pensée gêne, dérange, rassure, légitime, peu importe, il me semble qu'on ne doit pas lui fixer de limite. Ce n'est pas une nouvelle injonction, un nouvel impératif, mais une ouverture à l'ouvert.

À la fin de votre dernier ouvrage vous avez voulu placer une manière de condensé de votre pensée. Cette note finale se termine par une phrase qui dit que vous êtes indifférent. Je trouve pourtant que votre texte est, comment dire, engagé ? passionné ? De quelle indifférence s'agit-il donc ?

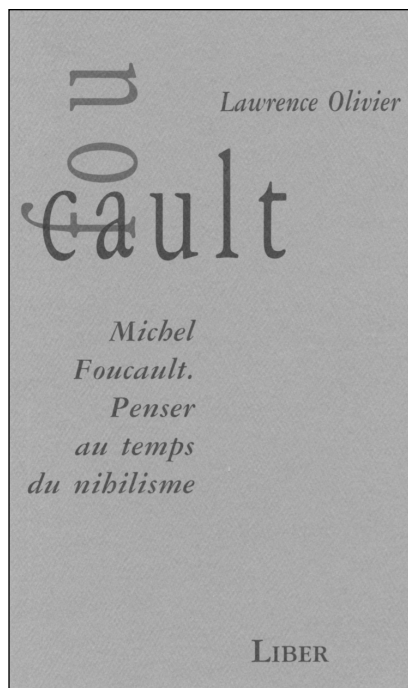
La passion, l'engagement que vous percevez tient à ma difficulté de me détacher de mon objet. L'écriture suppose toujours un investissement, un engagement qui a sa propre logique. On est dans l'écriture, porté par elle, on n'est pas tout à fait maître quand on écrit. Il est vrai que mon travail, et particulièrement le dernier ouvrage sur l'espoir, montre une passion, un engagement dont j'aurais aimé pouvoir me défaire. Je n'y suis pas parvenu. En ce sens, le travail d'écriture sur l'espoir ne relève pas de l'indifférence, mais je sais que je devrais y faire face.

Votre question a cependant une portée plus grande que celle de l'écriture : elle concerne, je crois, la volonté de destruction qui est souvent affir-

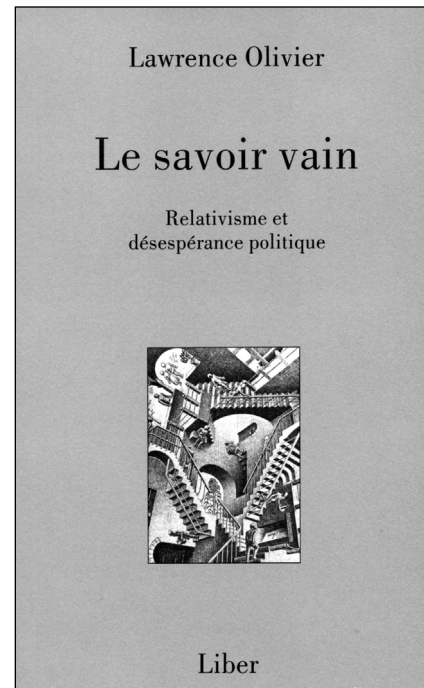
mée explicitement. Une telle volonté ne peut être, croit-on, qu'une manifestation d'engagement. Et dans *Contre l'espoir*, elle tourne même à la passion. Il serait facile de le montrer. En effet, en général, la volonté de détruire s'accompagne toujours d'un projet de reconstruction, de la mise en œuvre de quelque chose à la place de ce qui est détruit. Mon pari est différent : « comment édifier pour que rien ne reste ? », selon la formule du romancier Marc Petit. Pari difficile, paradoxal, mais qui n'est pas impossible et je ne vois pas pourquoi tout cela ne pourrait pas être fait avec une certaine ironie.

Sur l'indifférence au sens politique du terme et d'une certaine façon celle qui est au cœur de la pensée de la destruction, ma réponse à votre question sera maladroitement, ma réponse à votre question sera incomplète car il s'agit d'un travail en cours. Je dirai au moins deux choses qui expliquent la référence récurrente à l'indifférence dans mon travail. D'un point de vue général, l'indifférence consiste à n'accorder aucune importance ou valeur particulière à une chose, un fait ou un événement. J'ai parlé « d'équiprimordialité » des choses, des faits, des événements. Ils ont tous la même valeur. Ce qui rend possible une interrogation radicale. Mais, je crois qu'il faut en dire un peu plus sur l'« équiprimordialité » ; il s'agit de l'équivalence de toute chose. Toutes les choses se valent ; aucune n'a plus d'importance qu'une autre. C'est une position qui n'est pas facile, tant nous sommes habitués à hiérarchiser, à donner une valeur différente à chaque fait, personne, événement. Le jugement est une chose très largement partagée et pratiquée. Il s'agit dans l'indifférence radicale de suspendre le jugement. La raison m'apparaît fort simple : rien n'a de valeur en soi. De plus, le jugement est un obstacle, une limite fixée à la pensée. Si la chose est déjà jugée, porteuse d'une valeur négative ou positive, la pensée est déjà orientée, biaisée ; il devient difficile pour ne pas dire impossible de la penser radicalement. Il faut la dépouiller de toute valeur pour la voir.

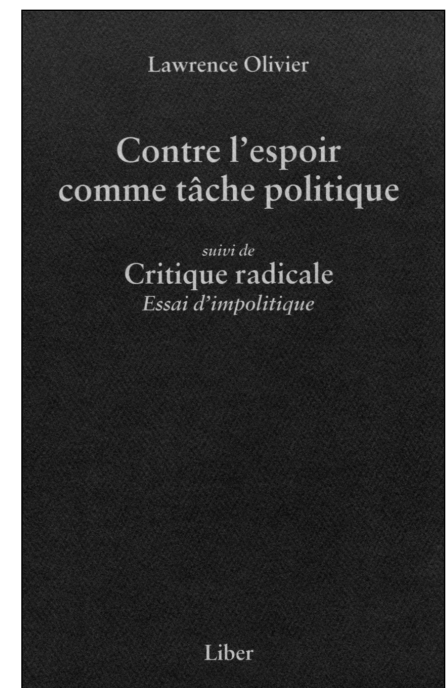
Lawrence Olivier est professeur de science politique à l'université du Québec à Montréal



Michel Foucault.
Penser au temps du nihilisme,
248 pages, 22\$, ISBN 2-921569-21-3
parution mai 1995



Lawrence Olivier.
Le savoir vain
Relativisme et désespérance politique,
114 pages, 17\$, ISBN 2-921569-54-X
parution avril 1998



Lawrence Olivier.
Contre l'espoir comme tâche politique,
suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique*,
252 pages, 24\$, ISBN 2-89578-040-4
parution février 2004



Extrait

Alain Médam
De l'actualité

Qu'est-ce que l'actualité? Où commence-t-elle? Où s'achève-t-elle? Où se centre-t-elle? Le mot recouvre-t-il autre chose que ce qui se trouve être actuel? Sans doute. Mais quoi? On découvre, par ces questions, que la difficulté qu'il peut y avoir à cerner, conceptuellement, les lisères de cette nébuleuse n'est guère que la poursuite de l'épreuve d'insaisissabilité que, dans la vie courante, l'on peut connaître. Tout comme dans la pratique, on ne peut appréhender ce qui nous empoigne, de même se voit-on, à un niveau plus théorique, incapable de définir de façon claire les limites de cette notion.

L'actualité est-elle le présent? Pour une part, certes. Mais point seulement. Elle est aussi tout autre chose, tandis que le présent qu'elle recouvre est un présent particulier. Est-elle l'histoire? Même réponse. Elle a à voir avec l'histoire, oui, mais se singularise, dans la diachronie, par des caractères qui lui sont propres. Est-elle l'événement? L'événementialité? Là encore, il existe, bien sûr, des espaces de recouvrement, mais aussi des zones de non-similitude. Est-elle la modernité? Oui et non, une fois de plus. S'identifie-t-elle à l'information? Là aussi, comme précédemment, l'une et l'autre sont liées sans pourtant ne faire qu'un.

C'est en somme par la périphérie — par l'approche de ce qu'elle n'est pas, de ce qu'elle n'est pas tout à fait, mais presque — qu'on peut tenter de préciser la nature de l'actualité. Elle est à la fois présent, histoire, événementialité, modernité, information, sans se réduire à tout cela. Comment suggérer mieux combien elle peut nous fuir? Et comment ne pas voir qu'elle nous travaille, nous questionne, nous obsède, à proportion de son incernabilité?

L'actualité est-elle le présent? Se confond-elle avec lui? Revenons à cette observation: l'actualité est le présent en tant que celui-ci se présente à nous, sollicite notre attention, se fait remarquer. L'actualité est donc cette part du présent qui se donne à voir, à connaître par l'effet de son caractère plus ou moins extraordinaire qui la sort de l'anonymat des affaires courantes.

Mais plus encore: en cette part du présent qui se donne pour remarquable, l'actualité ne consiste qu'en cette portion encore plus congrue, finalement, que l'on choisit de retenir. En ce qui se présente, que présentera-t-on? Les agences de presse, à chaque heure, sont confrontées à cette question. Les nouvelles qui leur parviennent de tous les horizons sont incommensurablement plurielles, bien que sur place chacune d'elles, déjà, soit passée par un filtre la retenant pour digne d'intérêt. Devant cette masse de faits, il importe que l'agence sache faire des choix. En ce sens, elle façonne l'actualité. L'extrait du présent dont elle provient. Fait que cette part de

lui qui, de façon virtuelle, se donne pour remarquable, soit effectivement remarquable.

Attention, pourtant! Si une subjectivité (celle de l'agence de presse, et plus tard, celle de la rédaction de tel journal ou magazine) doit se trouver à l'œuvre, de sorte qu'en la masse objective des faits du présent il soit décidé de ce qui fera partie des faits d'actualité, on ne peut dire, pour autant, que l'actualité ne soit que ce que les médias décident d'en faire. Il existe un monde objectif de ce qui advient dans le monde. «Ça arrive», en effet,



et ce qui arrive s'impose de façon impérieuse. Exige qu'on en parle. À plus forte raison, ce qui arrive sur terre simultanément, synchroniquement, mêlant le pluriel au singulier, le rire aux pleurs, la nécessité à la contingence, tout cela forme un vaste intertexte bruisant de tous côtés, en quête d'une énonciation le fixant le temps qu'il faut pour qu'on s'y attarde.

La présence de ce présent est alors à ce point prégnante, imprégnante, qu'il n'y a plus de choix. Cet événement — où qu'on se trouve sur la planète —, il est impossible de ne pas en faire état: quel que soit le lieu, le continent où il s'est produit. Ces entrelacements d'événements, pour lors, s'impriment comme par eux-mêmes en l'entrecroisement des rubriques des bulletins de nouvelles. Ils en constituent le pré-texte.

Cette surprésence d'une part du présent, à quoi peut-elle tenir? À une surexcitation, chaque fois. À une accélération. Intensification. Exagération. Exaltation. Hyperbolisation. Comme si trop d'énergie avait à s'investir en trop peu d'espace. Comme si trop de force devait trouver place en trop

peu de forme. C'est alors l'irruption. Celle du volcan comme celle de la guerre. Celle de la prouesse sportive (tant d'énergie athlétique préparée, entraînée depuis des années, se jouant sur seulement cent mètres, en quelques secondes), tout comme celle de la grande rétrospective qui, sur quelques mètres carrés d'exposition, infléchit à jamais les visées esthétiques d'une époque.

Mais ce peut être aussi l'inverse: non pas trop en pas assez, mais pas assez en trop. Pas assez de vivres, de médicaments, pour trop de réfugiés. C'est la catastrophe humanitaire. Pas assez de contrôles aux frontières pour trop de réseaux, pour trop de mafias. C'est la terreur rampante.

Tantôt la figure de l'irruption, donc — de l'explosion, du fracas, de l'éclat —, tantôt celle de la contagion, de la contamination, de la pandémie, de la terreur panique. Ces deux figures, peut-être, se répondent-elles. Quoi qu'il en soit, elles dessinent ensemble, en contrepoint, les reliefs d'un présent qui se trouve en rupture avec ce qu'habituellement, on est en droit d'attendre d'un simple présent.

Car à la vérité, en principe, qu'attend-on de lui? Qu'il soit là, à présent. Et c'est tout. Qu'il forme notre milieu de vie, tant qu'il tient. Puis qu'il passe. Mais là, ce présent marqué par sa propre hystérie n'est certes pas présent pour des fins si insignifiantes. Il ne se contente pas de nous baigner. Jusqu'au cou, il nous trempe. Nous prend dans ses tempêtes, nous emporte dans ses courants, rendant l'immersion inquiétante, impondérable, et à ce point inconfortable qu'elle nous force à prendre conscience de notre immersion.

En ce présent — du fait de cette actualité qu'il nous impose —, nous ne sommes donc plus chez nous. Ou nous nous y tenons sans certitude. Presque en déséquilibre. Et c'est bien ce malaise qui nous donne lieu d'être. Lieu d'être en ce présent. Parce que ce dernier n'est plus vraiment notre lieu — que nous nous y sentons dépassés par les événements, menacés, exilés, impuissants —, par cela même nous le voyons donner lieu à nos questionnements sur le sens ou l'insensé du lieu.

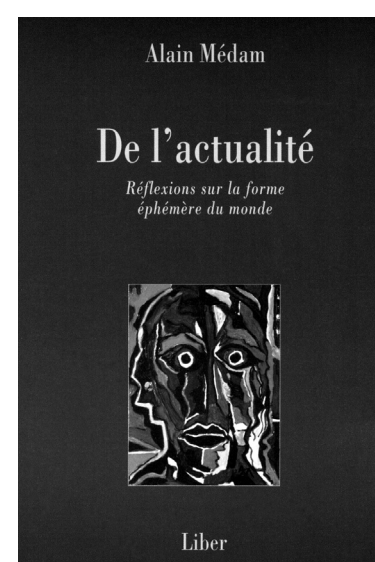
Ce qui mène à ce paradoxe: l'actualité du monde ne représente donc qu'une partie restreinte de son présent, mais cette partie est à ce point troublante, envahissante — et pour tout dire omniprésente —, qu'elle finit par devenir plus vaste, plus importante, que la totalité dont elle est censée faire partie.

De cela résulte cet autre point: le présent s'en va sans qu'on s'en aperçoive, tout naturellement; avec cette élégance, peut-on dire, qui veut qu'il se reproduise comme présent, avant de s'en aller. L'actualité, en revanche, ne s'en va qu'à regret. Cette avant-scène qu'elle occupe en souveraine —

au point d'occulter son géniteur, le présent —, elle n'entend pas la quitter sans résistance. Elle s'attarde. Traîne les pieds. Demande qu'on s'intéresse à elle encore un peu, ne serait-ce que le temps d'une tribulation de plus et n'accepte d'être poussée dans les oubliettes des affaires classées qu'en cet instant seulement où de nouvelles affaires surgissent, s'imposent et la supplantent.

Cette résistance, pour finir, a cet effet: ce qui advient se superpose à ce qui ne part pas. Ce par quoi l'actualité s'actualise et se renouvelle est contraint de gommer au plus vite, à toute force, ce qui pourtant aurait bien des choses encore à faire connaître. Pour tout dire, l'impermanence de l'actualité ne peut être que conflictuelle. Non moins transitoire que le présent, le transit de l'actualité est bien plus douloureux, problématique, tant son évacuation reste laborieuse. L'actualité ne passe pas. Elle consent uniquement à admettre qu'elle se trouve dépassée par des occurrences inédites. Et même là, elle pose ses conditions! Elle exige qu'on la stocke, qu'on l'archive. On ne jette pas les bandes d'actualité. Elles se tiennent là, dans des boîtiers, faisant encore partie de notre monde. Parfois, on retourne aux boîtiers. On ressort les bandes. C'était hier! Hier demeure dans l'aujourd'hui. L'actualité fait ainsi du présent une autre sorte de présent que celui du temps qui, simplement, s'en va.

Sociologue et peintre, Alain Médam a enseigné à l'université au Canada et en France



Alain Médam
De l'actualité.
Réflexions sur la forme éphémère du monde
156 pages, 19\$, ISBN 2-89578-042-0
parution septembre 2003

Extrait

Gilles Paquet
Pathologies de gouvernance

Cet ouvrage est écrit dans le triple objectif d'illustrer l'importance de cette manière de voir qu'on appelle gouvernance, de provoquer la discussion et les débats autour de certaines pathologies dont elle souffre et de proposer des thérapies pour corriger ces failles. Ce n'est pas un traité où les questions sont analysées en profondeur, mais un essai qui procède par coups de sonde sélectifs et qui avance, sur un ton vif et parfois abrupt, des idées et des jugements qui entendent fournir les grands repères de la théorie et lui suggérer les chantiers qui l'attendent.

Le mot gouvernance n'est pas nouveau. Récemment, Jean-Pierre Gaudin rappelait qu'il circule en français depuis le treizième siècle. Et pourtant c'est un mot dont l'usage correspond aujourd'hui à des réalités et à des besoins inédits. Dans un monde où les ressources, le pouvoir et l'information-connaissance sont largement distribués entre plusieurs mains, personne ne peut plus imposer autocratiquement sa gouverne. Chaque citoyen est imbriqué dans une multitude de jeux sociaux, économiques, politiques, culturels, etc., dans lesquels il n'y a plus de maître de jeu. On ne peut donc plus parler de «gouvernement» imposé de haut en bas par un prince qui détiendrait le monopole de la contrainte publique ou par un maître qui régnerait sur une entreprise privée ou une organisation à but non lucratif. Il faut parler de «gouvernance» pour connoter la coordination nécessaire (plus ou moins verticale, horizontale ou transversale, selon le moment) de tous ces partenaires obligés si l'on veut atteindre un minimum d'efficacité.

[...] La gouvernance est donc à la fois une manière de voir, un cadre d'analyse et un langage de

définition et de résolution des problèmes, un appareil d'examen clinique pour remonter à la source de la mauvaise performance et un outillage mental pour le designer organisationnel et l'architecte social à qui on demandera de faire les mises au point et les ajustements.

Pourquoi cette nouvelle perspective est-elle nécessaire? Parce que la déconcertation pose aujourd'hui des problèmes de plus en plus graves de mauvaise coordination qui sont souvent mal diagnostiqués par des perspectives fonctionnelles réductrices — finances, ressources humaines, etc. Une approche systémique et globale devrait permettre de mieux circonscrire le mal et de trouver de meilleurs remèdes pour les organisations en crise.

Mais cette nouvelle manière de voir, ce cadre d'analyse, cet appareil clinique, ce nouvel outillage mental n'est pas encore tout à fait en place. Il est en émergence. On est en train de l'inventer au fil des crises, des terrains, des défis. Jusqu'ici, certains principes guides semblent revenir plus souvent que les autres à la surface des analyses: la vérité des prix, la concurrence, la subsidiarité, etc. Quand on viole ces principes, cela déclenche des bavures, des dérèglements coûteux.

L'inventaire de ces principes et mécanismes reste à faire. Pour le moment, nous nous proposons [...] d'illustrer comment la gouvernance, en tant que manière de voir, a un grand pouvoir heuristique et suscite des questions intéressantes, comment, comme cadre d'analyse et appareil clinique, elle permet de recadrer les débats et de reformuler les problèmes d'une manière qui les rend davantage susceptibles d'être résolus, et comment, nouveau langage, elle aide à mettre le doigt sur les radoubs qui s'imposent.

Concrètement, l'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la première, on met le doigt, à l'occasion d'un débat ponctuel, sur des problèmes qui montrent qu'il y a *crise des fondements*, que certains principes de base sont en érosion ou en transformation. On sondera ainsi certains concepts fondamentaux comme la confiance, le partenariat, l'obligation de rendre des comptes, la solidarité, la conscience professionnelle.

La deuxième partie porte sur les *vices de construction* dans l'appareil de gouvernance et réfléchit sur les sources de ces failles et sur les manières de les corriger. Il y est question du fédéralisme territorial, du déséquilibre fiscal, des paradis fiscaux qui distordent les flux commerciaux et financiers, des arrangements en place pour contrôler l'immigration, et des mécanismes manquants pour qu'il y ait bonne coordination.

La troisième partie examine les *dérèglements sectoriels*. Il s'agit là de grands pans de la socioéconomie qui semblent vivre sous la contrainte d'arrangements aberrants qui ne peuvent qu'engendrer une gouvernance déficiente. On verra que c'est le cas pour les secteurs comme la santé, l'éducation, les universités, les forces armées et pour le monde des institutions financières.

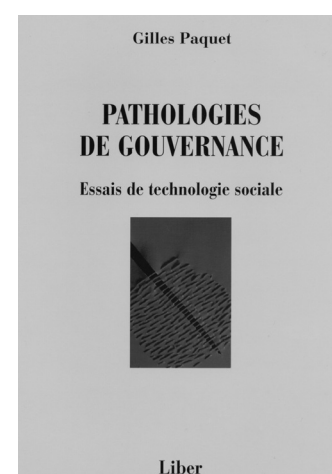
Finalement, la dernière partie relève les *effets pervers* (non voulus et non prévus) de certaines décisions prises avec les meilleures intentions du monde, certains problèmes pernicieux comme ceux qui se posent à l'interface de la science et du politique, ou l'impact de certaines idées reçues qui agissent comme prisons mentales empêchant les armistices sociaux entre valeurs et contexte d'évoluer comme ils le devraient — dissonance cognitive, intégrismes, rejet de la notion de limite,

obsession égalitariste, quantophrénie, consensus mous, etc.

Nous avons témérairement souligné en conclusion quelques principes et mécanismes récurrents qui peuvent provisoirement aider dans la recherche des clés de la bonne gouvernance.

Cet ouvrage ne constitue pas, il faut le répéter, un examen complet de la problématique de la gouvernance. Il veut simplement illustrer la richesse de cette problématique et permettre d'en apprécier la valeur heuristique, clinique et thérapeutique.

Économiste et journaliste, Gilles Paquet est aussi chercheur associé à l'École d'études politiques de l'université d'Ottawa



Gilles Paquet,
Pathologies de gouvernance.
Essais de technologie sociale,
246 pages, 24\$, ISBN 2-89578-044-7
parution janvier 2004



8 Liber bulletin, n° 4, février 2004

Catalogue

Stéphane Baillargeon, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» ISBN 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18\$

Jacques Beaudry, *L'œil de l'eau* ISBN 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17\$

Marco Bélanger, *Le flou dans la bergerie* ISBN 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21\$

Guy Bellavance (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27\$

Francine Belle-Isle, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal, *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27\$

André G. Bernier, François Pouliot, *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23\$

Pierre Bertrand, *L'art et la vie* ISBN 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$

—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$

—, *Connaissance de soi et vie quotidienne* ISBN 2-89578-035-8, 2003, 264 pages, 24\$

—, *Éloge de la fragilité* ISBN 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23\$

—, *Pour l'amour du monde* ISBN 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23\$

—, *La vie au plus près* ISBN 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24\$

Yves Bertrand, *Le héros ordinaire* ISBN 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22\$

Onnig Beylerian, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21\$

Denyse Bilodeau, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* ISBN 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21\$

Normand Biron, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire? (1975-2000)* ISBN 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23\$

—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* ISBN 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23\$

Neil Bissoondath, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal ISBN 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$

Yves Boisvert (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25\$

Yves Boisvert, Jacques Hamel, Marc Molgat, *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23\$

Yves Boisvert, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-01-6, 2003, 144 pages, 23\$

Léo-Paul Bordeleau, *Quelle éthique du sport?* ISBN 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28\$

Léo-Paul Bordeleau et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26\$

Pierre Bourgie, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» ISBN 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$

Mario Bunge, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée* Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-041-2, 2004, 294 pages, 27\$

François Buingo, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28\$

—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30\$

Michel Cabanae, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19\$

Giovanni Calabrese, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» ISBN 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20\$

Daniel Canty, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22\$

Gilles Carle, *La nature d'un cinéaste* ISBN 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25\$

Lionel Carmant, *Le métier d'enseignant* «Trame» ISBN 2-921569-33-7, 1996, 138 pages, 14\$

Marie-Claire Carpentier-Roy, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 2-921569-18-3, 1995, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition

Maurice Chalom, *Le migrant démuni. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95\$

—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21\$

Maurice Chalom et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$

Marc Chapleau, *L'amateur de vin* ISBN 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20\$

Marc Chapleau, *Entretiens avec Champlaine Charest. La passion du vin* «de vive voix» ISBN 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16\$

Sébastien Charles, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25\$

Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27\$

—, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* ISBN 2-89578-028-5, 2003, 252 pages, 24\$

Jean-François Chassay, Jean-François Côté, Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24\$

Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26\$

Mark A. Cheetham, *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25\$

Louis Cornellier (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17\$

Marguerite Michelle Côté, *Les jeunes de la rue* ISBN 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition

Marguerite Michelle Côté, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» ISBN 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23\$

Michel Coulombe, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran*, photos: Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» ISBN 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25\$

Michel Coulombe, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» ISBN 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21\$

Yves Couture, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21\$

Frédéric-Guillaume Dufour, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24\$

Laurent Duval, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20\$

Gilbert Érouart, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle*. Suivis de *Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» ISBN 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17\$

Éthique publique, 10 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20\$ l'exemplaire

Formation à l'interculturel Quatre répertoires, 10\$/vol.

Marcel Fournier, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» ISBN 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24\$

Dominique Garand, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz* ISBN 2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24\$

Jean-François Gaudreault-DesBiens, *La liberté d'expression. entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30\$

Jean-François Gaudreault-DesBiens, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais, «Le droit aussi...» ISBN 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22\$

Michel Gauthier et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$

Lise Gauvin, *Entretiens avec Fernand Leduc*. Suivis de *Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» ISBN 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$

Béatrice Godard, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16\$

Simon Harel (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30\$

Simon Harel, *La mesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23\$

Robert Hébert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20\$

—, *L'homme habite aussi les franges* ISBN 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23\$

Paul Inchauspé, *L'avenir du cégep* ISBN 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21\$

Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25\$

Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29\$

Jean Ladrrière, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23\$

Diane Lamonde, *Le maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois* ISBN 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$

Isabelle Lasvergnas (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale* coédition Cahiers de recherche sociologique, «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-037-4, 2003, 204 pages, 24\$

Ginette Legault, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19\$

Guy R. Legault, *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25\$

Yves Lever, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» ISBN 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21\$

Robert Lévesque, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard*. Suivis de *La leçon de musique 1644* «de vive voix» ISBN 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20\$

Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* «de vive voix» ISBN 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26\$

—, *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* «de vive voix» ISBN 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23\$

—, *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps* «de vive voix» ISBN 2-89578-045-5, 2004, 192 pages, 23\$

—, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort* «de vive voix» ISBN 2-89578-030-7, 2003, 204 pages, 23\$

Claude Libersan, *Cette peur qui rend violent* ISBN 2-89578-039-0, 2003, 168 pages, 21\$

Gilles Lipovetsky, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* ISBN 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$

Sylvie Loslier, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 2-921569-40-x, 1997, 180 pages, 19\$

Romaine Malenfant, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise?* ISBN 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18\$

Romaine Malenfant (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25\$

Jean-François Malherbe, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique I* ISBN 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18\$

—, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II* ISBN 2-89578-033-1, 2003, 128 pages, 18\$

Jean-François Malherbe et André Lacroix (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* ISBN 2-89578-029-3, 2003, 168 pages, 24\$

Jacques Marchand, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* ISBN 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 1 (*Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens*) ISBN 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 2 (*Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque*) ISBN 2-89578-027-7, 2002, 176 pages, 28\$

Line Mc Murray, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24\$

Lauren McKinsey et al., *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$

Alain Médam, *De l'actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* ISBN 2-89578-042-0, 2003, 156 pages, 19\$

—, *La tentation de l'œuvre* ISBN 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23\$

Alain Médam et Simon Harel, *Le regard long* ISBN 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22\$

Guy Ménard, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23\$

Guy Ménard (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-038-2, 2003, 282 pages, 24\$

Michel Métayer, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* ISBN 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28\$

Pierre Milot, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17\$

Musicanada 2000, coédition Centre de musique canadienne ISBN 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$

Alexis Nouss, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable* «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28\$

Lawrence Olivier, *Contre l'espoir comme tâche politique*, suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique* ISBN 2-89578-040-4, 2004, 252 pages, 24\$

—, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22\$

—, *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17\$

Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 2-89578-026-9, 2003, 254 pages, 25\$

Gilles Paquet, *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23\$

—, *Pathologies de la gouvernance. Essais de technologie sociale* ISBN 2-89578-044-7, 2004, 246 pages, 24\$

Rolande Pinard, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$

Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* «de vive voix» ISBN 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20\$

Marie-Claude Prémont, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis, «Le droit aussi...» ISBN 2-89578-032-3, 2003, 192 pages, 22\$

Michel Purnelle, *Une armée en déroute* «Trame» ISBN 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18\$ • Épuisé

Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20\$

Marc Raboy, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39\$

Bob Rae, *Prospérité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21\$

Jean-Pierre Roy, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23\$

Michel Sénécal, *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie* ISBN 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25\$

Michel Seymour (dir.), *États-nations, multinationales et organisations supranationales* ISBN 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$

—, *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35\$

Geneviève Sicotte, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$

Margaret Somerville, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain*, Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag ISBN 2-89578-023-4, 2003, 318 pages, 26\$

Gad Soussana, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25\$

Philip Stratford, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21\$

Évelyne Tardy, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Mères et maîtresses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18\$

Laurent-Michel Vacher, *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20\$

—, *Dialogues en rutine* ISBN 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$

—, *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science* «de vive voix» ISBN 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18\$

—, *Histoire d'idées*, deuxième édition ISBN 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20\$

—, *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$

—, *La science par ceux qui la font* ISBN 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26